

LES

ARTS



ARCHIVES NATIONALES, PARIS.

1346. Cartulaire du collège de l'Ave Maria. Le fondateur du collège veut que les étudiants fassent œuvre de charité. À la Toussaint, 20 paires de souliers neufs sont données aux pauvres.

Les riches sont-ils chiches?

CAHIER

CHRONIQUE

Les charmes de l'horreur

Page C 2

MÉDIAS

Numérique...

Page C 6

ARTS VISUELS

Géologie du rêve

Page C 10

FORMES

Comment vivre

Page C 12

Cinéma

Page C 4

Disques

Page C 8

À Ottawa, aujourd'hui, des délégués au premier Sommet mondial des arts et de la culture se demandent comment favoriser la participation financière du secteur privé, comment augmenter les dons, les commandites, le mécénat. Sûrement pas en imitant le Québec qui, pour une Phyllis Lambert ou un Daniel Langlois, compte ses pingres à la douzaine.

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Noël, les guignolées, le protocole compassionnel médiatisé... Et qu'en est-il au total de l'année? Les Québécois sont reconnus comme les Canadiens les moins généreux: leurs dons de charité totalisent seulement 100 \$ en moyenne par habitant par rapport à 180 \$ au pays et 280 \$ à Terre-Neuve.

Et pour les nourritures célestes? Les riches du Québec sont-ils aussi chiches envers les arts et la culture? Allons-y voir. L'aide privée à quelque 112 organismes en «arts de la scène» (danse, musique et théâtre) subventionnés par le Conseil des arts et des lettres du Québec a augmenté de près de 30 % entre 1994-95 et 1997-98. Les dons et commandites totalisaient alors 11,2 millions, soit environ 12 % de tous les revenus.

Pas mal? Pas si on se compare, en utilisant cette fois les dernières statistiques publiées par le Conseil pour le monde des af-

aires et des arts du Canada (CMAAC). L'organisme documente l'évolution du mécénat artistique depuis près d'un quart de siècle. Les données de 1997-98 recueillies par sondage auprès des 171 plus importantes compagnies canadiennes des «arts du spectacle» (danse, musique et théâtre, encore une fois, mais aussi opéra) confirment qu'au Québec, à peu près 12 % des revenus proviennent du secteur privé. Seulement, ce résultat ne donne que l'avant-dernière place à la pingre province, juste devant la minuscule Île-du-Prince-Édouard mais derrière la Nouvelle-Écosse (où 15 % des revenus proviennent du secteur privé), l'Ontario (22 %) et même Terre-Neuve (35 %). La moyenne oscille autour de 22 %. Les riches du ROC sont moins chiches.

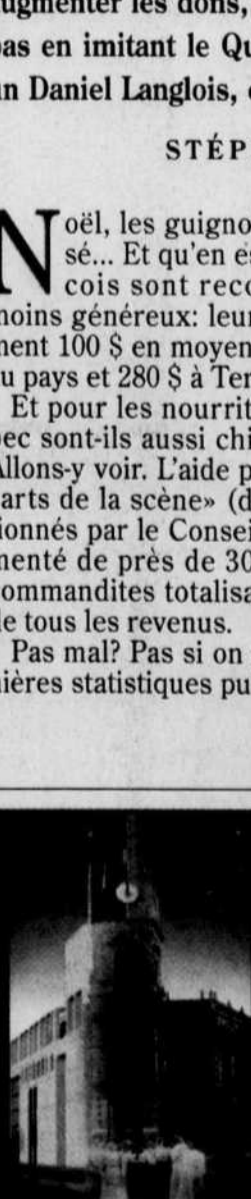
«Le mécénat artistique n'est pas une tradition établie au sein de la communauté francophone, en tout cas, pas comme dans la communauté juive, par exemple», affirme Jean-Pierre Goyer, président de Bombardier Trust et directeur général de l'Orchestre métropolitain. Début octobre, M. Goyer a prononcé une conférence devant la Chambre de commerce du Montréal métropolitain précisément pour demander aux gens d'affaires de donner bien davantage aux arts. «La grande entreprise est surtout impliquée dans le soutien aux hôpitaux et aux universités», poursuit-il en entrevue. Les campagnes de Centraide dépassent presque toujours leurs objectifs de financement. Mais l'art et la culture demeurent les parents pauvres du mécénat, surtout de la part des petites et des moyennes entreprises.»

VOIR PAGE C 2: RICHES



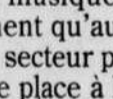
Nouveau spectacle multimédia
de Pointe-à-Callière

Si Montréal
m'était conté...



Le passé plus actuel
que jamais

La plus captivante des
expériences d'archéologie
et d'histoire présentée
à Montréal



Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal

Partenaires

Québec

Ville de Montréal

Fondation Pointe-à-Callière

LES ARTS

Les charmes de l'horreur

La ruée sur les chaudrons d'Harry Potter en témoigne de manière triomphale: la sémiologie de la peur est aujourd'hui la reine du bal. Rien de tel que des sorciers et des monstres grouillant à plein univers de fiction pour servir à nos angoisses le petit exorcisme salvateur. Vieux comme le monde, le phénomène: «Fais-moi peur! Que je frémisse plus tard en retrouvant mon lit douillet.» Vrai, mais il a pris le mors aux dents.

Aux États-Unis, la fête de la grande citrouille est en train de détrôner en popularité le Noël nouvelet et les pieuses résolutions du jour de l'An. A telle enseigne que le 31 octobre ne suffit plus à contenir la faune macabre. Sa tache noire s'étale aujourd'hui à plein calendrier.

Le squelette fait de plus en plus d'ombre à la fée des Étoiles. Bientôt, les braves gens garderont les fantômes fichés sur les terrains en oubliant de leur substituer en temps et lieu un mignonnet petit renne au nez rouge.

L'Halloween se célèbre désormais à longueur d'année à coups de films, de livres, de performances sanguinolentes. Les ténèbres gagnent du terrain sur la lumière et nos démons intérieurs grimaçants, qui réclamaient leur place sous la lune, ont fini par obtenir gain de cause. À Montréal, La Maison Hantée a compris de quel côté le vent soufflait et orchestre avec un bel humour noir son party de Noël sous le thème: «Venez vivre le cauchemar avec nous.» Les esprits cyniques vous diront que party de Noël rime déjà avec cauchemar. Mais n'allez surtout pas les écouter...



Odile Tremblay

Quant aux philosophes, ils argueront que dans un monde où la violence des guerres s'éclate à pleins écrans, rien d'étonnant à ce qu'on ressente le besoin d'affronter désormais ses monstres au grand jour. Réflexion faite, mieux vaut d'ailleurs leur offrir une petite sortie hygiénique circonstancielle, à ces monstres-là. C'est plus sûr. Les hantises comprimées, inhibées, pourraient surgir sans prévenir de leur boîte à surprises, enveloppées d'un suaire et criant *ouh! ouh!*. Dangereux, ça...

«Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts», écrivait Baudelaire. A croire que les ados sont bâtis en béton armé. Friands consommateurs de cinéma gore, bon ou nul, ils s'enfilent à qui mieux mieux des sagas où vampires et morts vivants dansent la valse noire. Signe des temps, à l'encontre des films d'épouvante classiques, les productions audiovisuelles d'aujourd'hui mêlent de plus en plus, à leur joie, la dérision à la peur. Le fin du fin, en somme, c'est de frémir en refusant d'y croire. De fait, les monstres du jour gagnent un goût suave à se

consommer bien crus au second degré. *Le Monde*, à travers un reportage sur le phénomène le mois dernier, qualifiait ce cocktail peur-rire de combinaison contemporaine ultragagnante. Tapis rouge au cynisme rigolard.

En tant qu'amateur moi-même de délires extrêmes comme de bestioles gluantes et rampantes (sur mon ordinateur, force araignées, chauves-souris, mouches et serpents de plastique laissent filtrer un goût suspect pour la vermine), je me suis pointée. L'autre soir à l'Espace Libre, alléchée par le titre de la pièce à l'affiche: *Pension Vaudou*. Toute une pension!

Papa Freud, dans sa délirante pêche aux monstres en plein abîme de l'inconscient, n'avait sans doute pas prévu jusqu'à quelles extrémités les fantasmes incestueux et cruels pourraient s'agiter du bas ventre sur les planches du futur. Louise Bombardier, à qui l'on doit ce texte audacieux et féroce, tout comme Diane Dubeau, qui l'a mis en scène, auraient fait rougir de pudeur l'inventeur de la psychanalyse. Celles-ci font sauter la barrière des derniers interdits et grincer des dents une rectitude politique qui s'enfuit, vaincue, la queue entre les jambes, en faisant *kai! kai!*.

Domage que les ados n'aillent pas plus souvent au théâtre (je sais, c'est cher). Cette *Pension Vaudou* semble pourtant dessinée sur mesure pour plaire à leurs tronches. «Où sont mes amis? Ils sont ici», pourraient-ils entonner en chœur. Car ils retrouveraient un héros de leur candide enfance après que ce dernier eut subi d'inquiétantes métamorphoses dignes des pires productions gore. Jacques L'Heu-

reux, l'interprète de Passe-Montagne dans *Passe-Partout*, a bel et bien changé d'accoutrement et de registre. Avec des faux seins garnis de résille, un vénérable cache-sexe, des jarretelles, une immonde perruque et les fesses à l'air, le voici travesti en espèce d'hurlleur grande folle à la tête d'un musée des horreurs: galerie de monstres déviant qu'il présente au public en un franglais impossible, dans la plus pure tradition des *freak shows*.

«Il n'y a ni père, ni mère, que des enfants crépusculaires», lance une voix à la ronde. Bienvenue à la matricide, au père homosexuel pervers séquestrant son enfant, au jeune ado lubrique se coupant le sexe par amour pour une mère substitut, à la maman indigne forçant fiston à bouffer des souris dans sa prison souterraine. Des tordus en tout genre tendent un miroir trouble au spectateur qui claque à leurs côtés en plein inconscient boueux. Rarément a-t-on vu création s'aventurer aussi loin dans la farce porno-absurdo-macabre. A voir, vraiment, malgré quelques longueurs embrouillardant le paysage d'ignominie. À moins que le second degré pervers ne soit décidément pas votre tasse de thé et que des relents de puritanisme ne vous rendent allergiques aux mets trop épicés.

Si je trouve ça drôle? Mais oui, et vraiment audacieux, en plus. Un cran d'enfer, ça se salue au passage, surtout lorsqu'il s'insère si bien dans la férocité de l'air du temps. Lâchez louses les monstres sur les planches, le théâtre en profitera parfois pour se libérer en même temps.

otremblay@ledevoir.com

RICHES

Varloper le cliché

SUITE DE LA PAGE C 1

En gros, au pays, l'aide publique se stabilise tandis que l'aide privée gagne sans cesse du terrain: les revenus tirés des subventions gouvernementales ont stagné autour de 500 000 \$ en moyenne par organisme sondé par le Conseil pour le monde des affaires entre 1988 et 1998, tandis que les revenus de sources privées ont doublé, passant de 200 000 à 400 000 \$ en moyenne. Cela étant, au Canada, le secteur public (27 %) ne donne pas beaucoup plus d'argent que le privé (22 %) et, à elles deux, ces sources fournissent moins de la moitié des fonds budgétaires des 171 compagnies de l'enquête. Les chiffres québécois témoignent d'un effort supérieur de l'État mais les revenus autonomes (surtout de la billetterie) y comptent aussi pour un peu plus de la moitié du total. On repassera donc pour le système sous perfusion étatique.

Le thème est dans l'air. Un des ateliers du Sommet mondial des

arts et de la culture qui se poursuit aujourd'hui, à Ottawa, demande carrément «comment favoriser la participation du secteur privé?». En novembre, une partie du congrès du Conseil québécois du théâtre portait sur la recherche de sources privées de financement. Bernard Gilbert, ex-directeur général du Carrefour international de théâtre de Québec (1991-98), a passé deux bonnes heures à décortiquer, devant les gens de la scène, l'État et les mérites comparés de chacune des sources de sous. «Le financement privé n'a pas donné les résultats escomptés», redit en entrevue le consultant du milieu des arts.

Toutes les grosses légumes ne se valent pas dans le noir chaudron de la subvention. Les grands musées conservent leur force d'attraction impressionnante. Chaque semaine ou presque, à Toronto, Ottawa ou Montréal, il s'en trouve un pour recevoir un don de collection, quelques beaux millions, voire un nouveau pavillon. Dans le secteur des arts

de la scène, la musique demeure de loin la plus attrayante. Au Québec, les orchestres attirent plus de la moitié de l'aide privée, cumulant 6,8 millions en dons en 1997-98, par rapport à 1,6 million pour les troupes de danse et 2,9 millions pour les compagnies de théâtre. «Franchement, l'argent investi dans une compagnie de théâtre ne rapporte pas beaucoup», note M. Gilbert. Un bon spectacle fait le plein de 20 000 spectateurs, un auditoire de famine par rapport aux grands événements, aux médias. En plus, le théâtre peut être dangereux, subversif, incontrôlable. Par contre, la musique a plein d'avantages. Elle transcende les communautés linguistiques et culturelles. Les orchestres symphoniques bénéficient d'une excellente cote de prestige.

Le gagnant gagne...

L'an dernier (1999-2000), près du cinquième du budget de l'Orchestre symphonique de Montréal provenait des dons et commandites (3,6 millions sur 18,6).

«Une organisation gagnante gagne», résume Madeleine Carreau, directrice générale de l'organisation. Elle cite fièrement des données de l'organisme Orchestres Canada montrant qu'en 1998-99, son orchestre attirait beaucoup plus de commandites que l'Orchestre symphonique de Toronto (un million par rapport à 640 000 \$). Elle ajoute qu'en plus, l'an dernier, le total des commandites a presque doublé.

Il y a de tout dans la large catégorie de l'aide privée aux arts de la scène: des dons de particuliers ou de membres (26 % du total de l'aide, selon les chiffres du CMAAC), des dons de sociétés (11 %), des dons de fondations (10 %), des commandites (26 %), des événements spéciaux (23 %) et ce que fournissent les comités de bénévoles (4 %). Surtout, la machine, s'autoalimente: les jeunes spectateurs deviennent les

grands, et ceux-là sont plus susceptibles de donner. D'où l'importance de hausser le niveau de fréquentation des salles. M. Goyer suggère même d'en faire la première priorité des programmes gouvernementaux de soutien. Par contre, comme M. Gilbert, il milite en faveur d'une hausse des budgets de l'État consacrés à la culture. «Je demande aux entreprises de donner davantage, mais pas pour que l'État se retire, précise-t-il. Pour moi, l'idée est plutôt d'assurer une plus grande diversité des sources de revenus, gage d'une plus grande liberté pour les artistes.»

La compagnie du président Goyer pêche par l'exemple avec la Fondation J. Armand Bombardier, à laquelle elle verse chaque année l'équivalent de 3 % de son bénéfice avant impôts sur le revenu. L'organisme créé en 1965 distribue des bourses d'études, fait

des dons aux universités, soutient des œuvres caritatives, a construit le Musée J. Armand Bombardier ainsi que le Centre culturel Yvonne L. Bombardier. Cette année, la fondation a reçu environ 30 millions de dollars de la compagnie.

D'autres grandes entreprises affirment s'impliquer socialement et culturellement mais refusent d'ouvrir leurs livres. Le Cirque du Soleil, sur la liste des acheteurs potentiels du Canadien de Montréal, s'est doté d'une politique d'action culturelle. Ses coordinateurs veulent bien en dévoiler les détails (achat d'œuvres d'art, soutien technique des petites compagnies de théâtre, etc.) mais sans dire quoi que ce soit des budgets. Au bureau du président de Quebecor, il n'est même pas question d'envisager une entrevue sur les actions culturelles charitables de l'empire. Sur la Guignolée Pierre-Péladeau en cours, oui, mais sur les dons aux cultureux, non.

Parfois aussi, les riches sont chiches d'information...

CARBONE 14 et TEATRO SUNIL

VISITATIO de Daniele Finzi Pasca

«Une expérience théâtrale fascinante... du théâtre bordélique au sens noble du terme. Allez voir Visitatio!»
M.-C. Blais, SRC

«Un ange passe à l'Usine C... La magie thérapeutique de Finzi Pasca est bien au rendez-vous. Du théâtre qui donne espoir.»
J. Couëlle, La PRESSE

«Vous succomberez au charme innocent de Visitatio. Parfois drôle, plus souvent poétique... Visitatio, vivant comme un papillon de nuit qui s'élançait vers la lumière. Ces touchantes images demeurent.»
P. Donnelly, The GAZETTE



SUPPLÉMENTAIRES du 5 au 9 décembre



USINE 521.4493 Admission 790.1245

3 STAGES ANIMÉS PAR LE TEATRO SUNIL

LA VISION DU CLOWN OU LE TRAVAIL DE L'ACTEUR TRAGI-COMIQUE du 5 au 9 déc.

«Le clown est un acteur qui est son propre maître en scène et son propre dramaturge.»

LA DRAMATURGIE DU CLOWN du 12 au 16 déc.

stage théorique

RAPPORT ENTRE DANSE ET MUSIQUE. MÉTHODE ROSALIA CHLADEK du 12 au 16 déc.

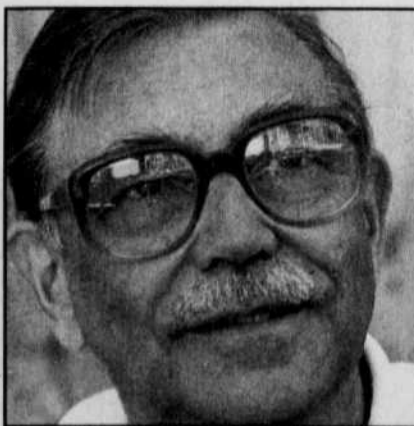
Rosalía Chladek (1905-1995) danseuse, chorégraphe, pédagogue. Méthode de travail pour la danse ou le rythme, la dynamique et l'énergie propre du corps sont analysés et mis en rapport avec la musique.

infos et réservations: 514.521.4198 NOMBRE DE PLACES LIMITÉ



Cartulaire du collège de l'Ave Maria (détail).

ARCHIVES NATIONALES, PARIS



Le Fonds Jean-Papineau-Couture

à la mémoire du compositeur qui fut l'une des figures les plus marquantes de la création musicale québécoise

Le vendredi 11 août 2000, Monsieur Jean Papineau-Couture, compositeur et membre fondateur de la Société de musique contemporaine du Québec décédait à l'âge de 83 ans.

Afin d'honorer la mémoire du compositeur, qui fut également professeur au Conservatoire de musique du Québec à Montréal et à la Faculté de musique de l'Université de Montréal, la Société de musique contemporaine du Québec crée le Fonds Jean-Papineau-Couture qui sera consacré à la création musicale au Québec.

Les dons peuvent être acheminés à la SMCQ de la façon suivante: (clicquer à l'intérieur de la SMCQ)

SMCQ - Fonds Jean-Papineau-Couture
300, boulevard de Maisonneuve Est Montréal (Québec) H2X 3X6

LE DEVOIR



LES ARTS

DANSE

Démystifier la pratique du chorégraphe

Du 5 au 10 décembre, deux œuvres du chorégraphe et danseur Harold Rhéaume tiennent l'affiche à la salle Multi de Méduse

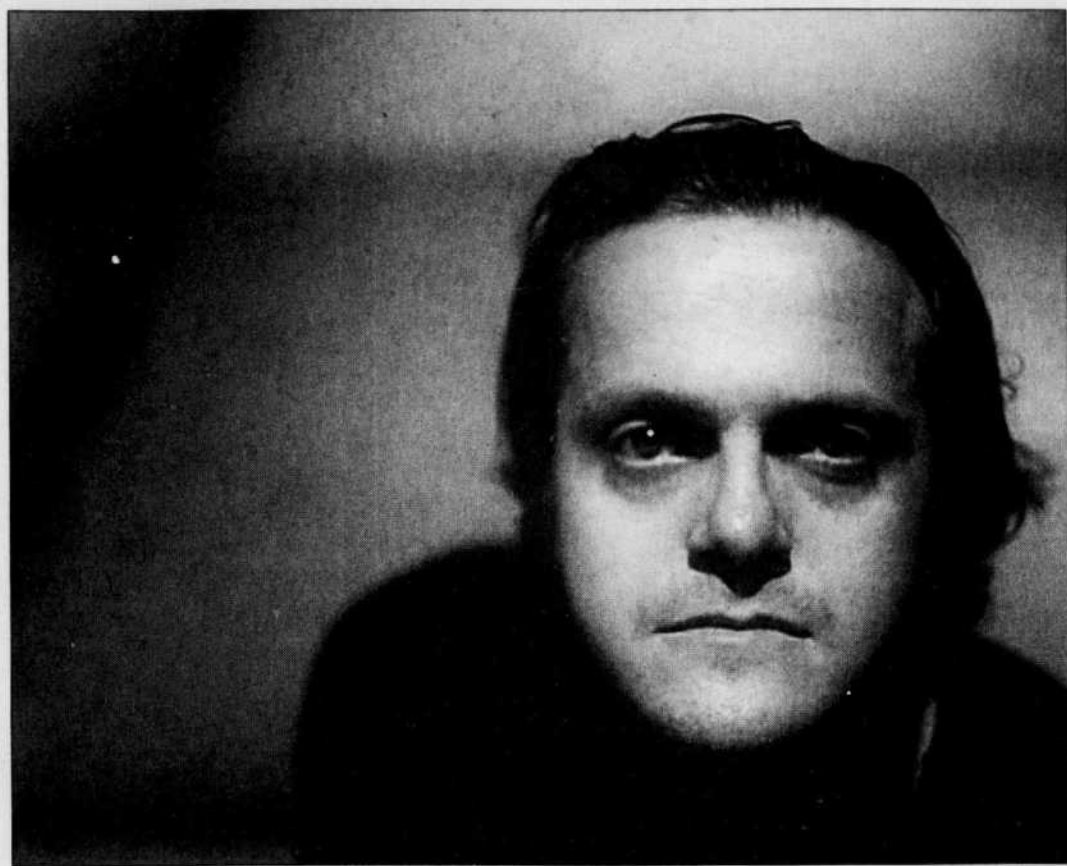
DAVID CANTIN

Depuis plusieurs mois, on pourrait croire qu'un souffle nouveau s'empare du milieu de la danse contemporaine à Québec. Lors du lancement de la saison 2000-01, La Rotonde était fière d'annoncer qu'Harold Rhéaume et sa compagnie, Le Fils d'Adrien Danse, s'installait de façon permanente dans la Vieille Capitale. Du 5 au 10 décembre, deux œuvres du chorégraphe et danseur tiennent l'affiche à la salle Multi de Méduse. Une façon aussi simple qu'attachante de découvrir comment la danse peut devenir une passerelle entre la fragilité des émotions humaines.

Même s'il s'agit de deux spectacles très différents, *Les Cousins* et *Écho* possèdent une signature chorégraphique qu'Harold Rhéaume peaufine depuis plus d'une dizaine d'années. Avant d'approfondir sur cette démarche très personnelle, on souhaitait en savoir un peu plus derrière cette décision de revenir dans sa ville natale pour exercer son art: «Lorsque j'ai quitté Québec, après mes études à l'École de danse et mon implication avec *Danse Partout*, j'aurais voulu un jour pratiquer ce métier ici. Je ne regrette aucunement mes longues années d'apprentissage à Montréal ou Ottawa, mais je sentais un profond besoin de faire le vide afin de retrouver une sorte de calme intérieur à ce moment dans ma carrière.»

Des alliés

Avec plus d'une vingtaine d'œuvres chorégraphiques derrière lui, Rhéaume envisage désormais un travail beaucoup moins solitaire qui pourrait impliquer différentes personnes de la région. Il voit dans l'équipe de La Rotonde, ainsi que chez d'autres chorégraphes comme Lydia Wagerer, des alliés avec qui il aimerait transformer la relation amour-haine, souvent trompeuse, que le grand public entretient face à la danse contemporaine. Tout au long de la semaine prochaine, des adultes et des jeunes assisteront à une expérience du mouvement du corps «qui se doit d'être accessible, sans pour autant négliger les références du spectateur». Issue d'une retraite de création à Québec, en collaboration avec La Rotonde en juin 1999, Rhéaume bouclera avec *Écho* un spectacle qui se concentre sur le versant le plus intimiste de son répertoire. Dans un état de fatigue et de remise en question, l'interprète se demandait s'il lui restait encore quelque chose à dire. Les tableaux se succèdent, de manière instinctive plutôt que cérébrale, autour d'un sofa, d'une table, d'une console de son et de quelques morceaux



Le chorégraphe Harold Rhéaume.

de musique. Le résultat a quelque chose d'une course folle, d'une échographie de ces souvenirs, à la fois drôles ou douloureux, qui hantent toujours le créateur.

Après une période de travail aussi intensive, celle qui l'a retenu à Montréal de 1994 à 2000, *Écho* reflète une certaine introspection: «Le public entre dans le studio, presque sacré, de l'artiste pour alors découvrir la capacité et l'incapacité physiques et psychologiques de l'être humain. Cette situation concrète permet de démystifier les étapes successives en laissant le corps exprimer librement une sorte de recul face à soi-même. Ainsi, je considère toujours primordial que le naturel trouve sa place dans la danse.»

Tout au long de ce processus, Rhéaume s'est demandé pourquoi les gens qui assistent à un travail chorégraphique demeurent insensibles ou non devant les gestes de l'interprète. Avec *Les Cousins*, la compagnie Le Fils d'Adrien Danse s'adresse surtout aux enfants mais aussi à toute la famille.

Empruntant beaucoup au théâtre, ce trio témoigne d'un retour en arrière. Avec l'aide des comédiens et danseurs Martin Faucher et Daniel Parent, Harold Rhéaume place sur scène trois adultes qui s'entrecroisent dans une suite de situations où l'humour guide les enjeux. De l'évocation du mouvement à l'anecdo-

te anodine (en apparence), une mosaïque se construit peu à peu. Ce spectacle, Rhéaume le perçoit comme «une façon de faire réagir les jeunes très tôt au langage muet du chorégraphe, une manière autre d'éveiller les émotions enfouies, de dire que la danse contemporaine existe.»

Après Montréal, Lille, en France, et maintenant Québec, Rhéaume ira présenter *Écho* à Ottawa en 2001. Pour *Les Cousins*, on parle aussi de la Belgique l'année prochaine. Le chorégraphe de Québec a déjà en tête la création de deux quatuors dans le même

lieu, avec la même musique, mais qui opérerait pour des équipes différentes (pour adultes et enfants). À l'occasion de ce projet, Rhéaume aimerait bien impliquer des finissants de l'École de danse. Une façon comme une autre de dire que le milieu de la danse reprend vie à Québec grâce à des individus passionnés.

Les Cousins (les 5, 6, 7, 9 et 10 décembre) et *Écho* (du 7 au 9), deux œuvres chorégraphiques de la compagnie Le Fils d'Adrien Danse. À la salle Multi de Méduse, 591, rue Saint-Vallier Est, à Québec.

CALENDRIER

Sur la scène du monde

Manet au musée d'Orsay

Il est mort à 51 ans, beaucoup plus jeune que Monet, son presque homonyme. Mais, comme lui, son nom est intimement lié à l'Impressionnisme, cette «école» qui n'en était pas une tant elle revendiquait une liberté d'approche, d'inspiration et de traitement. Son *Déjeuner sur l'herbe*, en mai 1863, au Salon des refusés, en fera le chef de file de la «jeune peinture» qui regroupait Sisley, Caillebotte, Pissarro, Renoir, Degas. On leur reprochait, entre autres choses, de puiser leurs sujets dans le quotidien et de supprimer le contour des choses. Le musée d'Orsay, à l'origine une gare construite devant la Seine à la toute fin du XIX^e siècle, consacre une exposition à ses natures mortes, «la part la plus séduisante de son œuvre, ont soulevé les critiques, peut-être ce qu'il a peint de plus beau».

Jusqu'au 7 janvier. Entrée à partir du quai Anatole-France, renseignements: (33) 1 45 49 11 11 ou <www.musee-orsay.fr>.

À faire également: voir Le Paris illuminé des soirs d'hiver depuis la tour Eiffel, écouter un concert à Notre-Dame et baguenauder au viaduc des Arts, ancien ouvrage ferroviaire désaffecté menant à la gare de Lyon (avenue Daumesnil, dans le 12^e arrondissement), dont les arches accueillent des ateliers d'artisans qu'on peut voir au travail.

De part et d'autre de la Méditerranée

Comme ses voisins, l'Égypte est aujourd'hui terre d'Islam. Des coptes, chrétiens depuis 20 siècles, y vivent toujours et comptent pour 10% de sa population. Leur Église, avec quatre millions de fidèles, est la plus importante du monde arabe. Leurs ancêtres ont construit dans le désert,

près de la mer Rouge, les premiers monastères de la chrétienté. Au delà de la Mare Nostrum des Romains, l'art copte égyptien, peu connu, est présenté à Cap d'Argde, ville du Languedoc-Roussillon surtout connue pour ses plages de sable, très fréquentées en été. Jusqu'au 7 janvier.

À faire également: participer à la fête de l'Olive à Corconne (le 10 décembre), aller au Salon du santon de Saint-Gilles (les 16 et 17 décembre), acheter des cadeaux aux marchés de Noël de Vis-Saint-Laurent-le-Minier (le 10 décembre) et d'Uzès (du 17 au 19 décembre).

Renseignements: musée de l'Épêche, (33) 4 67 94 69 60, <www.ville-agde.fr> ou <musee@ville-agde.fr>.

«Mad» Blake à Londres

Il eut des «visions» toute sa vie... dont celle du Très-Haut. Dès l'âge de huit ans. Poète, il illustra lui-même ses écrits (*Chants d'innocence, Jérusalem*, etc.), tous aussi débordants d'imagination, de mondes et de créatures étranges issus de ses plongées dans la Bible, dans Shakespeare, dans *La Divine Comédie*. On le considérait comme un marginal, au mieux un excentrique. Son génie, «poétique, visionnaire», ne fut reconnu que des décennies après sa mort, survenue en 1827. La rétrospective présentée à la Tate Gallery (dont les collections sont exceptionnelles, soit dit en passant) est impressionnante: plus de 400 pièces. Jusqu'au 11 février.

À faire également: admirer les cygnes sur les eaux froides des étangs des grands parcs, faire du shopping de Noël sur Oxford et Regent Streets, une expérience qu'on n'oublie guère... Renseignements: (44) 20 7887 8008

Normand Cazalais

www.cyberjack2020.com

trans-théâtre présente

Cyberjack

Plus que 6 représentations
Supplémentaire 9 décembre à 16 h

Texte / mise en scène: MICHEL MONTY
Assistance à la mise en scène: JOSÉE KLUNBAUM
Auteurs: MICHEL-ANDRÉ CARDIN, STÉPHANE DEMERS
En vedette virtuelle: CHRISTIAN BÉGIN / ELLIEN DAVID, LOUIS CHAMPAIGNE / STÉPHANIE CRÉTE, ROGER LARUE / CHI LONG, DOMINIQUE LÉLIEU / ANIK MATERN, SYLVIE MORFAL / PATRICIA PEREZ, BRIGITTE POUPART / ROBERT VEZINA
Direction de production: ALEXANDRE BRUNET
LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE

«Une pièce dénonciatrice, inventive et rythmée. Une efficacité admirable.» *Le Devoir*
«Décapant! (...) une pièce charnue qui éclate de plaisir et d'inventivité.» *La Presse*
«Drôle et terrifiant (...). Un texte fort, d'excellents comédiens. (...) À voir.» *Montréal Express, SRC*
«Un propos pétillant d'intelligence et de perspicacité.» *Journal de Montréal*
«Cyberjack est la surprise du mois au théâtre.» *Montréal ce soir, SRC*

16 nov au 9 déc 2000

4559, Papineau Rés. (514) 523-2246 LA LICORNE

IMPArable, IMPeccable, IMPrévisible
IMPressionnant, IMPétueux, IMPlacable

Spécial IMProvisation

Tangente

En collaboration avec le Consulat des Pays-Bas Tangente présente **Pluriel** un spectacle mettant en scène le travail de

Pamela Newell **Katie Duck** (Amsterdam)

Improvisational Movement Fund (IMF)
Robert Bergner Wilson Blakeley Tom Casey Deborah Dunn
Malcolm Goldstein Andrew de L. Harwood Benoit Lachambre
Tonja Livingstone Pamela Newell Lin Snelling

Eclairages Ellen Knops Caroline Ross
Musique Lori Freedman

7, 8, 9 décembre 2000 à 20h30
10 décembre 2000 à 19h30

Espace Tangente
840, rue Cherrier métro Sherbrooke
Entrée: 15\$/13\$
billetterie à l'Agora de la danse: 525-1500

Assistance aux arts
Koninkrijk der Nederlanden

CONSEIL DES ARTS

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture et des Communications

Ville de Montréal

UN CADEAU DES FÊTES

Avec le temps Cent ans de Chansons

REPRISE EXCEPTIONNELLE
DU 12 DÉCEMBRE AU 6 JANVIER
Conception et mise en scène: Louise Forestier

Direction musicale et arrangements:
Jean-François Groulx

Avec Louise Forestier, Jacques Godin,
Kathleen Fortin, Lynda Johnson, Hélène Major,
Louis Gagné et Serge Postigo

Assistance à la mise en scène et régie: Monon Bouchard
Musiciens: Jean-François Groulx et Jean-Bertrand Carbo
Concepteurs: Claude Goyette, François Berbeau, Michel Beaulieu et Edward Freedman

(514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca
4664, rue Saint-Denis - métro Laurier
Service de garderie les samedis et dimanches en matinée, sur réservation seulement.

théâtre du rideau vert

Hydro Québec

Un spectacle de grande tenue. Un spectacle magnifique. Un cadeau de cœur.
Suzanne Lévesque - Le Devoir

Le bijou de notre fin de saison. La joie qu'on ressent est tout à fait authentique. Payez-vous ça.
Valérie Letarte - C'est bien meilleur le matin, CBF

C'est vraiment très très bon comme spectacle.
Pénélope McQuade - Salut Bonjour!, TVA

C'est très réussi!
Carmen Montessuit - Journal de Montréal

La chanson dans sa splendeur théâtrale.
Winston McQuade - Multimédia Art, CBF

C'est fait avec minutie, avec tendresse, avec émotion! C'est un grand grand coup du Rideau Vert.
Chantal Lomarre - Flash, TQS

...warmly seductive... velvety voices...
Pat Donnelly - the Gazette

N'attendez plus, allez vous faire plaisir au Rideau Vert. La chanson, c'est contagieux.
Claude Deschênes - Montréal Ce Soir, SRC

À voir avec ceux que vous aimez, toutes générations confondues.
Marie-Christine Blais - La Presse

CINÉMA

Mise à nu

L'HOMME NU
(O HOMEM NU)

Écrit et réalisé par Hugo Carvana, d'après une histoire de Fernando Sabino. Avec Claudio Marzo, Isabel Filardes, Lucia Verissimo, Daniel Dantas. Image: Nonato Estrela. Montage: Diana Vasconcelos. Musique: David Tygel. Brésil, 1997, 80 minutes.

MARTIN BILODEAU

Qui n'a jamais fait ce cauchemar dans lequel on est nu au milieu d'une foule tout habillée? Le rêve doit être assez commun pour que le Brésilien Hugo Carvana en ait fait l'histoire, voire le thème, de *L'Homme nu*, son cinquième long métrage, à l'affiche du Quartier latin depuis hier. Un point en la faveur du pauvre héros de *L'Homme nu*: à Rio, théâtre du film, il fait chaud, et la mer, tout près, s'avère être une mare hospitalière pour les infortunés dénudés.

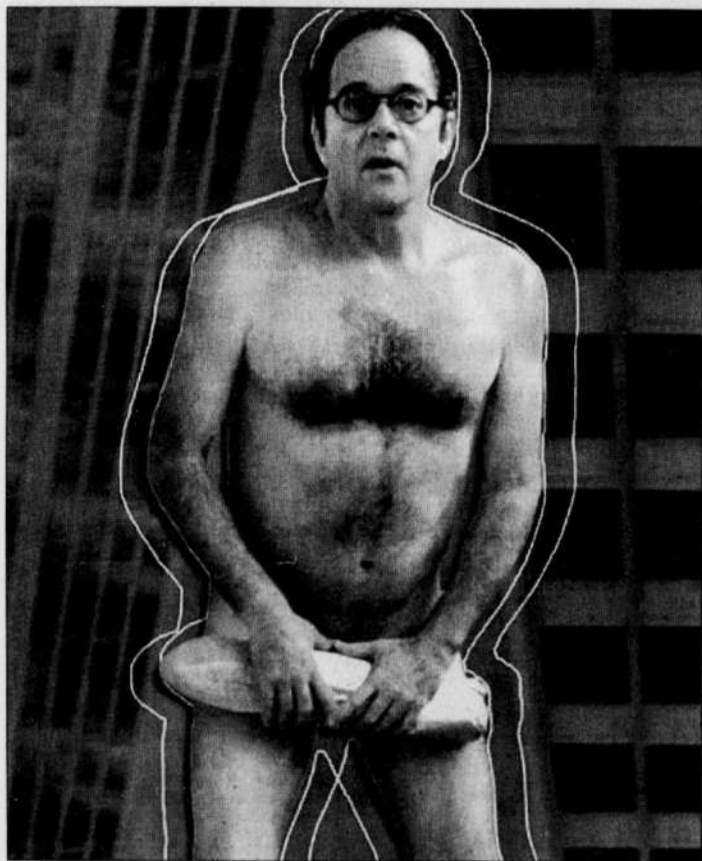
Un éminent professeur, spécialiste de la musique folklorique (Claudio Marzo), est envoyé à Sao Paulo pour le lancement de son plus récent ouvrage. Mais en raison des fortes pluies, son vol est annulé et, plutôt que de rentrer, il part faire la fête avec un groupe d'amis musiciens rencontrés à l'aéroport, lequel groupe est aussi accompagné de sa belle gérante (Isabel Filardes), avec qui le professeur passera une nuit très chaude. S'étant malencontreusement enfermé dans le couloir de l'immeuble de celle-ci, et sa nudité suscitant l'ire des voisins qui refusent d'entendre raison, l'homme prend la fuite. Bientôt traqué comme une bête sauvage par des

hordes de citoyens, de policiers et d'équipes de télévision, l'homme nu reste animé par son désir de rentrer chez lui, où son mariage subira l'ultime test de résistance.

Les termes «sympathique» et «sans prétention» s'imposent pour qualifier ce *remake* d'une comédie de Roberto Santos datant de 1968 qui, pour le reste, enfile non sans lourdeur plusieurs maladresses, à commencer par des dialogues excessivement explicatifs, superposés à des images qui ne le sont finalement pas assez. Le minimum de vraisemblance requis pour accrocher à ce récit burlesque, où tous les regards sont exagérés, n'est jamais vraiment atteint, aussi faut-il fournir un certain effort et avaler plusieurs coulueures pour y trouver un certain plaisir.

Certes, l'analyse que fait le cinéaste du phénomène de la nudité, et du rapport étrange et timide que le monde moderne entretient avec elle, n'est pas sans pertinence. Parallèlement à la course de l'homme à travers la ville et la baie, *L'Homme nu* dresse en effet le constat d'une société à la fois puritaine et voyeuse, effrayée et fascinée par la nudité, la révolte qu'elle inspire et la liberté ou l'humiliation qu'elle peut procurer, selon les circonstances.

Mais passé cet énoncé, il ne reste qu'une compilation d'instants comiques (dont une chasse à l'homme nu dans un sauna gay, par exemple), l'énumération de quelques vérités de la vie et une réflexion un peu gênante sur la fidélité conjugale, dont le degré de gravité ne serait pas le même selon que c'est elle ou lui qui enjambe la clôture. Débats assurés sur le chemin de la sortie. Ce qui est déjà pas si mal.



Claudio Marzo est nu à Rio.

ARCHIVES LE DEVOIR

Tony Nardi entre deux valises

Le comédien étonne par son intense incarnation d'un Bosniaque éprouvé par la guerre dans *My Father's Angel*, du Canadien d'origine croate Davor Marjanovic

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Tony Nardi est un comédien d'origine italienne qui s'est promené d'un océan à l'autre, sautant la clôture linguistique, se sentant un peu étranger partout. Il s'amuse à dire qu'il défend le Québec à l'extérieur et le reste du pays quand il est au Québec. Enfant de la Calabre, élevé ensuite à Montréal, il a vécu aussi à Vancouver, aujourd'hui à Toronto, toujours entre deux valises. Se multipliant à la télé, au théâtre, au cinéma, il a joué entre autres pour Atom Egoyan dans *The Adjuster* et Paul Tana dans *La Sarrasine*. Tony Nardi a écrit à quatre mains avec ce dernier un scénario qui cherche encore un producteur. «On appartient à une minorité italienne, explique-t-il. Ça ne facilite pas les choses à l'heure de trouver des gens en accord avec la sensibilité d'un film...»

Autres cordes à son arc: Tony Nardi a écrit deux pièces de théâtre, en dialecte calabrais. De quoi rendre leur diffusion limitée. «Il y a ici un monde qui s'appelle la communauté italienne, à qui on ne tend jamais le miroir de sa vie, commente-t-il. Dès l'école de théâtre, j'ai compris à quel point il serait tragique de ne pas écrire des pièces pour ces gens-là.» Sa prochaine pièce évoquera l'emprisonnement des Italiens à Petawawa durant la dernière guerre.

Il n'arrête pas de sauter d'un univers à l'autre, se prépare à jouer à Toronto dans une pièce de Feydeau, en anglais s'il vous plaît, à cheval entre les mondes.

Je le rencontre aujourd'hui pour son intense incarnation d'un Bosniaque éprouvé par la guerre dans *My Father's Angel*, du Canadien d'origine croate Davor Marjanovic. «Pour moi, ce film allait au-delà de mon personnage, précise le comédien. J'y ai appris tant de choses sur la Bosnie.»

Ce tournage à Vancouver fut une porte ouverte sur le conflit des Balkans à travers l'expérience directe du réalisateur. «Davor Marjanovic a perdu ses deux parents au cours de cette guerre. Quand il a quitté Sarajevo, en plein conflit, il laissait derrière lui le fruit de son travail, les vidéos, les œuvres témoins. Techniquement, cet homme n'existait plus.» Tony Nardi aime être dirigé par des cinéastes d'origine européenne auxquels il reconnaît un métier, une vision, un sens de la mise en scène souvent absents à Toronto.

«La guerre dont il est question ici est le résultat de certains événements qui pourraient éclater ailleurs, précise-t-il. Davor me parlait de Sarajevo comme d'une ville où les gens étaient fiers, où malgré les tensions entre les communautés, personne ne prévoyait le désastre. L'équilibre est tellement fragile partout. C'est ce que je retire de cette in-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Se multipliant à la télé, au théâtre, au cinéma, Tony Nardi a joué entre autres pour Atom Egoyan dans *The Adjuster* et Paul Tana dans *La Sarrasine*.

curion dans l'histoire de la Bosnie. Nul n'est à l'abri du pire et, quand survient une crise, les émotions prennent le relais de la raison.»

My Father's Angel fut tourné en 1998 et a mis du temps à sortir (il atterrisait hier dans nos salles).

Tony Nardi associe ces délais à la situation du cinéma indépendant à Vancouver, à ses yeux catastrophique. «L'industrie est constituée de techniciens pour les Américains. C'est une vraie république de bananes. D'où l'importance d'encou-

rager des projets comme celui de Davor Marjanovic.»

My Father's Angel fut réalisé avec des moyens de fortune: 20 jours de tournage, moins d'un million de budget. Allez faire des miracles avec ça...

CINÉMA

En marge de la Terre promise



SOURCE MONGREL MEDIA

Nir Levi dans le rôle d'Eli et Evlyne Kaplun dans celui d'Yana, personnages principaux du film *Yana's Friends*.

duisant colocataire dans l'unique pièce qui leur sert de refuge.

Au-delà de la romance, *Yana's Friends* réussit à aborder les problèmes sociaux en Israël, où la vie apparaît fort difficile dans le camp des mal nantis. À côté du couple Yana-Eli, le monde de la mendicence est abordé ici, de façon assez comique d'ailleurs. Entre le vétéran de guerre installé sur le trottoir avec un chapeau et le musicien de rue qui se cherche des élèves, le film nous entraîne dans un Tel-

Aviv de la marge. Le charme de *Yana's Friends* provient beaucoup de ce mélange de rouerie et de générosité fleurissant dans un milieu où règne la méthode débrouillardise.

À saluer: le naturel des deux interprètes principaux, Evlyne Kaplun et Nir Levi, qui apportent une fraîcheur à leurs personnages complexes aux prises avec des sentiments souvent contradictoires. Rien n'est linéaire ici. Les bons ne sont jamais complètement bons ni

la redondance tandis que certaines scènes, au contraire, apparaissent sacrifiées (les retrouvailles de Yana et de son mari, par exemple). C'est le montage qui laisse à désirer. Le rythme du film en pâtît et s'étiole. Tel quel, *Yana's Friends* parvient encore à charmer et à séduire (avec quelques bémols), en plus d'ouvrir une porte sur une vie quotidienne israélienne qu'on connaît mal et sur la difficile intégration des immigrants dans la Terre promise.

«...deux comédiens féériques de classe et de talent. Aucune récompense n'est digne de la prestation Gainsbourg/Lanvin.»
- Le Figaro

«Dans ce beau film à la Truffaut, Lanvin s'impose comme un très grand... Incontournable.»
- Elle

JEAN-LOUIS L'YVRE PRÉSENTE

GÉRARD LANVIN CHARLOTTE GAINSBORG



PASSIONNEMENT

UN FILM DE BRUNO NUYTTEIN

Scénario et dialogue BRUNO NUYTTEIN
avec GÉRARD LANVIN CHARLOTTE GAINSBORG
avec ÉRIC ROUF, CELIALE ROYONNE, TAMARA SOUSA, MONIQUE BELLA
COPRODUCTEUR: SÉBASTIEN LEBLANC, MARCO DI CARO, ANGELO DI CARO
Image: PHILIPPE LEBLANC, SÉBASTIEN LEBLANC, MARCO DI CARO, ANGELO DI CARO
Casting: TERESA VALLI, JESSICA ALBA, SÉBASTIEN LEBLANC, MARCO DI CARO, ANGELO DI CARO
Musique: CHRISTOPHER YOUNG, MARCO DI CARO, SÉBASTIEN LEBLANC, MARCO DI CARO, ANGELO DI CARO
Production: BRUNO NUYTTEIN, SÉBASTIEN LEBLANC, MARCO DI CARO, ANGELO DI CARO
avec la participation de TVA CÉLÈBRE et CÉLÈBRE 12

À L'AFFICHE!
FAMILIAR PLAYERS
PARISIEN

LES ARTS

CINÉMA

Un scénario éculé

Le cinéma français fréquente trop souvent les mêmes ornières des amours triangulaires

AÏE

Réalisation et scénario: Sophie Fillières. Avec André Dussolier, Hélène Fillières, Emmanuelle Devos, Anne Le Ny. Image: Christophe Pollock. Musique: Michel Portal.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Le cinéma français ne se renouvelle pas toujours. Parfois (trop souvent), il fréquente les mêmes ornières des amours complexes et triangulaires avec force verbiage pour enrober la partie d'avance-recule. Là où Rohmer excelle, tant d'autres font du surplace. *Aïe* de Sophie Fillières, malgré une volonté d'entraîner son propos du côté de l'insolite, en mêlant mythomanie et fantastique, ne parviendra guère à renouveler son thème rabâché.

Il faut dire que le personnage du quinquagénaire tombeur qui s'offre de belles jeunes femmes, quitte à les faire souffrir au passage, est devenu un cliché au royaume du septième art en douce France. Celui d'*Aïe* est interprété par André Dussolier. Il s'appelle Robert. Il est à la fois dragueur et angoissé, en quête de l'âme sœur et terrorisé, macho pas très intéressé à l'écran jusqu'à plus soif. Difficile d'extraire du jus de ce type de pomme.

Triangle il y a donc, puisque entre Claire, une ancienne flamme dont il se sent encore amoureux (Emmanuelle Devos), et Aïe (Hélène Fillières, sœur de la cinéaste), une jeune beauté servante et mannequin à ses heures qui s'entiche du héros, la partie balance.

Le personnage le plus intéressant du lot est sans contredit cette

Aïe, mythomane, boulimique et anorexique, qui entend faire découvrir l'amour à cet homme. Mais il n'est pas assez développé et l'interprète manque de charisme.

Avec cette figure mi-sorcière, mi-fée qui se croit extraterrestre par surcroît, Sophie Fillières, qui signe ici son second long métrage, aurait pu toutefois faire exploser sa structure dramatique et ses dialogues, les entraîner carrément du côté du merveilleux. Fallait-il vraiment qu'on emprunte une nouvelle fois les ornières des dialogues amoureux non inspirés?

Emmanuelle Devos dans la peau de Claire, femme qui vient d'accoucher et qui oscille entre un compagnon qui la trompe et un Robert occupé avec Aïe, apparaît bien passive. Son rôle ne sera jamais défini, otage et faire-valoir de la liaison des autres. Cela dit, c'est vraiment l'incarnation de l'adolescent quinquagénaire qui irrite le plus, tant il s'enlise dans la banalité.

La cinéaste aurait pu s'aventurer du côté de l'humour. La scène avec les parents d'Aïe et celle aussi qui met Robert aux prises avec ses propres géniteurs méritaient d'être jouées sur le mode comique, d'autant qu'elles démontrent à quel point les relations parents-enfants demeurent prisonnières des premiers moules même après le passage à l'âge adulte. Mais elles sont livrées sans explications ni répliques dotées d'un peu d'envol. Dans une mise en scène qui ne renouvelle pas le cinéma indépendant de l'Hexagone mais se contente de suivre ses tendances, Sophie Fillières livre ici un film plus ennuyeux qu'autre chose, que seul le personnage d'Aïe aurait pu sauver mais auquel manquait un scénario solide pour le porter.

Sophie Fillières livre ici un film plus ennuyeux qu'autre chose, que seul le personnage d'Aïe aurait pu sauver



Tout le côté cosmopolite de Vancouver est mis en exergue à travers *My Father's Angel*, un film où des immigrés serbes et bosniaques sont placés nez à nez dans un pays sans guerre.

Souvenirs de guerre

MY FATHER'S ANGEL
Réalisation: Davor Marjanovic.
Scénario: Frank Borg.
Avec Tony Nardi, Timothy Webber, Tygh Runyan, Brendan Fletcher, Asja Pavlovic, Lynda Boyd. Image: Bruce Worrall. Musique: Schaan Tozer.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Primé au festival de Vancouver (huit Leo Awards), *My Father's Angel* est un de ces rares films indépendants à pousser dans le terreau de Vancouver où les productions américaines s'étaient à pleins tournages. Tout le côté cosmopolite de la métropole de l'Ouest est mis en exergue à travers un film où des immigrés serbes et bosniaques sont placés nez à nez dans un pays sans guerre. Mais celle-ci ne vit-elle pas toujours dans le cœur des réfugiés?

L'aspect le plus intéressant de ce film (au message quand même trop appuyé) réside dans cette di-

mension belliqueuse demeurée omniprésente hors des Balkans. Le cinéaste, Davor Marjanovic, est lui-même un fils de Sarajevo, tout comme Asja Pavlovic, qui incarne la femme bosniaque rendue muette par les violents succès dans son pays.

Le film sera une confrontation entre une famille bosniaque — dont Ahmed, le père, un musulman pieux persuadé qu'un ange viendra le sauver, incarné avec beaucoup d'intensité par Tony Nardi — et une famille d'origine serbe. Au sein de celle-ci, le père, Djordje (Timothy Webber), ex-champion de soccer, installé à Vancouver avant le conflit, se montre convaincu, tout comme sa femme, que les journaux mentent et que les Serbes ne sont pas les monstres décrits par les médias.

Davor Marjanovic a brossé un tableau hautement tragique de sa famille bosniaque, dont le mari et la femme souffrent de graves troubles mentaux, surtout elle, prostrée, muette, réclamant d'être alimentée comme un enfant. Asja

Pavlovic en donne une interprétation proche du mime, d'un expressionnisme accentué. Entre un père paranoïaque et une mère ayant sombré dans la démence, Enes, le fils adolescent qui fuit l'école (Tygh Runyan), apparaît comme l'élément sensé du foyer. Il aura tôt fait de se collettailler avec le fils de Djordje.

Le film souffre d'osciller entre deux tons: il jongle avec la pure tragédie, incarnée avant tout par le personnage d'Asja Pavlovic, enfermée dans la démence, qui ne peut guère évoluer dramatiquement. L'acteur ne pourra que conserver la même tonalité de bout en bout avec beaucoup de redondance. Ailleurs, notamment dans le rapport qui se tisse entre papa bosniaque et papa serbe, des accents de comédie se mettent à vibrer mais ils s'insèrent bien dans le drame terrible qui lui fait contre-poids. Le film boite entre divers genres; il eût mieux fait de se choisir un ton et de s'y tenir, la satire ne parvenant pas à tenir la route au milieu d'un contexte trop noir.

Par ailleurs, le personnage du Serbe est mal développé. Candido, débranché des réalités de la guerre des Balkans, il semble tombé de la planète Mars. D'autant plus que son interprète, Timothy Weber, joue beaucoup trop froidement, sans la chaleur qui eût pu sauver son rôle de l'insignifiance en lui apportant quelque outrance. Acteur ayant surtout travaillé auparavant à des productions commerciales, Weber n'a pas la souplesse et le sens des nuances que le personnage réclame. Son jeu atone souffre de l'effet de contraste avec celui, complexe et émouvant, de Tony Nardi.

Petite production ayant manifestement souffert des budgets minimes, d'une difficulté à trouver le ton juste et d'un choix d'acteurs à deux vitesses, *My Father's Angel* suit pourtant des pistes intéressantes, aborde des réalités douloureuses soulignées par l'excellente musique de Schaan Tozer, mais a du mal à unifier trop d'éléments disparates en une œuvre vraiment porteuse.



Le cœur de Robert (André Dussolier) balance entre Aïe et Claire, une ancienne flamme dont il est encore amoureux.

Daniel Auteuil
« Un rôle à sa mesure, celui d'un homme paradoxal »
Eric Fourbany VOIR
« Un hymne à la provocation qui ne laissera pas indifférent »
Prosperetto-Helene Roy LA TRIBUNE

SADE

un film de Benoit Jacquot avec Daniel Auteuil et Isild Lebesco

www.sade-lefilm.com REMSTAR

16 ANS

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓ CINÉPLEX ODEON DAUPHIN ✓ CINÉPLEX ODEON LAVAL (Galerie) ✓ À L'AFFICHE!
CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE ✓ CINÉPLEX ODEON BROSSARD ✓ version originale française avec sous-titres anglais CINÉMA PSE STE-ADELE ✓

« Si vous voulez... je peux tomber amoureux de vous ! »

ANDRÉ DUSSOLIER
HÉLÈNE FILLIÈRES

Aïe

UN FILM DE SOPHIE FILLIÈRES

« UNE COMÉDIE HILARANTE, RARE, FINE, ORIGINALE. HÉLÈNE FILLIÈRES EST SÛRANTE ! »

Eric Fourbany VOIR

FESTIVAL INTERNATIONAL DU NOUVEAU CINÉMA 2000
Revelation française au Festival International du Film de Toronto 2000

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ A eCentris 3538, boul. St-Laurent 15h15 - 17h15 - 19h30 - 21h30

« SUSPICION SI BIEN JOUÉ... »
Odile Tremblay, Le Devoir
« GENE HACKMAN ET MORGAN FREEMAN NOUS OFFRENT UNE JOUTE PSYCHOLOGIQUE. »
Marc-André Lassalle, La Presse
« C'EST UN SUSPENSE EXTRÊMEMENT BIEN CONSTRUIT, EXTRÊMEMENT INTELLIGENT, SUBLIMEMENT INTERPRÉTÉ... »
Rosalind Wiseman, The Star

GENE HACKMAN
MORGAN FREEMAN

suspicion

13 ANS

VERSION FRANÇAISE
FAMOUS PLAYERS STARITÉ MONTREAL ✓ CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓ MEGA-PLEX* GUZZO PONT-VIAU 16 ✓ CINÉMA GALERIE JACQUES CARTIER 14 ✓ CINÉMA GRANBY ✓
CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE ✓ SON DIGITAL
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON ✓ LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10 ✓ CINÉMA PLYMOUTH CENTRE LAVAL ✓

À L'AFFICHE!

2 MILLIONS DE SPECTATEURS EN FRANCE!

2 CÉSAR
Meilleure photo
Meilleure musique de film

EN NOMINATION POUR L'OSCAR DU MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

Jacques Perrin présente
Himalaya
L'ENFANCE D'UN CHEF
Le film de Éric Valli

« Des images grandioses, inoubliables. Des images qui font rêver. »
Le Journal de Montréal

« L'aventure humaine est réelle, et le pari technique titanesque, et c'est réussi. »
Aur

« Paysage à couper le souffle, tout est superbe. »
Le Nouvel Observateur

« Splendide. »
L'Express

À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS PARISENIEN ✓ SON DIGITAL

« UNE BELLE VICTOIRE! »
LARRY KING AND THE MOVIES

« WOW! UN FILM QUI VOUS RENSVERERA. »
Larry King USA TODAY

ROBERT DE NIRO • CURA GONZALEZ JR.

L'HONNEUR À TOUT PRIX

(version française de Men Of Honor)

www.menofhonor.com

VERSION FRANÇAISE
FAMOUS PLAYERS STARITÉ MONTREAL ✓ CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓ MEGA-PLEX* GUZZO PONT-VIAU 16 ✓ CINÉMA GALERIE JACQUES CARTIER 14 ✓ CINÉMA GRANBY ✓
CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE ✓ LASALLE (Place) ✓ MEGA-PLEX* GUZZO TASCHEAU 18 ✓ MEGA-PLEX* GUZZO PONT-VIAU 16 ✓ CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO ✓
CINÉPLEX ODEON TERREBONNE 8 ✓ LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8 ✓ CINÉPLEX ODEON LAVAL (Carrefour) ✓ CINÉMA ST-EUSTACHE ✓
CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE ✓ CINÉPLEX ODEON CARREFOUR OROTON ✓ PLAZA DELSON ✓ GALERIE ST-HYACINTHE ✓
CINÉ-ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY ✓ CINÉMA CENTRE-EST ST-BASILE ✓ CARREFOUR DU MOND ST-JÉRÔME ✓ CINÉMA PLYMOUTH CHATELAIN ENCORE ✓
CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD ✓

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
FAMOUS PLAYERS STARITÉ MONTREAL ✓ CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓ MEGA-PLEX* GUZZO PONT-VIAU 16 ✓ CINÉMA GALERIE JACQUES CARTIER 14 ✓ CINÉMA GRANBY ✓
CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE ✓ SON DIGITAL
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON ✓ LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10 ✓ CINÉMA PLYMOUTH CENTRE LAVAL ✓

À L'AFFICHE!

eCentris

DANCER IN THE DARK • AÏE • LISA ET LE TIGRE AUX DENTS DE SABRE • LA MOITIÉ GAUCHE DU FRIGO • RESSOURCES HUMAINES

Programmation 2000

Etudiant et âge d'or: 6\$ En semaine avant 18 00 heures. 6\$ Admission générale: 9\$ horaires et infos: 514.847.2206 / www.ex-centris.com

CINÉMA PARALLÈLE

CINÉMA



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Angèle Dubeau trouve un grand bonheur dans la liberté de jeu, et de répertoire, qu'elle et ses consœurs musiciennes se donnent au sein de La Pietà.

Le dos au mélo

Angèle Dubeau et La Pietà prêtent leurs violons au mélodrame de D.W. Griffith, *Broken Blossoms*, à l'occasion d'une projection-concert au profit de la Cinémathèque québécoise.

MARTIN BILODEAU

J eudi soir, sur la scène du Théâtre Saint-Denis, les violons d'Angèle Dubeau et de La Pietà se promettent de reconforter Lucy, la miséricordieuse petite héroïne de *Broken Blossoms*, lors de la projection-concert, au profit de la Cinémathèque québécoise, de ce grand classique du muet signé D.W. Griffith.

Comme chacun le sait, l'institution du boulevard de Maisonneuve traverse présentement une crise financière, et les profits de ce neuvième événement-bénéfice, s'ils ne peuvent d'un seul coup éponger la dette, promettent néanmoins des jours plus sereins à ses dirigeants fatigués de pelleter vers le haut.

L'arrivée d'Angèle Dubeau et de ses consœurs violonistes de La Pietà, dans ce contexte, est de bon augure, d'autant que la notoriété des unes, auprès du grand public, aidera sans doute à mieux faire connaître la Cinémathèque, notre musée de l'image, de même que l'exceptionnel compositeur qu'est Gabriel Thibodeau. Travailleur de l'ombre et du silence, rattaché à la Cinémathèque depuis 1988, celui-ci a composé, pour la circonstance, une toute nouvelle musique, dont il a confié la partition à Dubeau et à son ensemble, espérant que leurs cordes, ajoutées à celles de son piano, rendraient au chef-d'œuvre de Griffith, réalisé en 1919, toute son émotion et son actualité.

« Pour les gens qui vont régulièrement à la Cinémathèque québécoise, Gabriel Thibodeau est un compositeur, un personnage très connu. Mais quand on regarde dans le mi-

lieu de la musique, on se rend compte qu'il est beaucoup plus connu à l'extérieur qu'ici », fait remarquer Angèle Dubeau, qui combattait un mauvais rhume au moment où je l'ai rencontrée, sans toutefois que ça l'empêche de déborder d'enthousiasme, tant pour la musique que pour le film.

Ainsi, Dubeau et La Pietà s'étaient déjà approprié la partition et avaient répété suffisamment pour se sentir en terrain sûr. Il leur restait à répéter avec le film, ce à quoi elles s'attelleront, avec Gabriel, en début de semaine, pour ajuster une dernière fois les notes et les images. « Gabriel est un des compositeurs les plus ordonnés que j'ai rencontrés. La première fois qu'il est arrivé avec la partition maîtresse de toute l'orchestration, chaque tempo était indiqué, les minutages étaient réglés à la seconde près, etc. Il a fait un travail de moine en établissant un cadre très mathématiquement, à l'intérieur duquel on peut exploser. »

La Pietà (qui doit son nom à l'orphelinat de jeunes filles où Vivaldi enseignait la musique) est un orchestre à cordes formé de douze femmes qui, depuis trois ans et demi, se produit un peu partout et s'investit dans différentes causes humanitaires. Le plus récent de ses quatre albums, *Violons d'enfer*, débarquait chez les disquaires la semaine dernière.

« J'ai fondé La Pietà pour pouvoir, entre autres, explorer des œuvres du répertoire qui ne m'étaient pas accessibles à titre de soliste », confie Angèle Dubeau, qui y trouve par ailleurs bien d'autres avantages : « On travaille sans chef d'orchestre. On fonctionne entre nous, à l'écoute des autres, et avec le contact visuel », explique la musicienne, qui trouve un grand bonheur dans cette liberté de jeu, et de répertoire, qu'elle et ses consœurs musiciennes se donnent. Gabriel Thibodeau, du coup, n'a pas voulu compromettre ce plaisir en jouant les chefs d'orchestre. Ainsi, il se propose plutôt d'« être leurs yeux sur l'écran »; car tout au long du concert, Dubeau et sa for-

mation tourneront le dos au mélo, leur unique contact avec les mélodrames de la pauvre Lucy de Lillian Gish étant le regard du compositeur — aux mains par ailleurs accaparées par le clavier du piano.

Rappelons que *Broken Blossoms*, mieux connu de certains sous son titre français, *Le lys brisé*, a pour théâtre le quartier ouvrier du port de Londres, où la petite Lucy subit jour après jour les assauts d'un père ivrogne et violent. Jusqu'à ce qu'elle trouve refuge dans la boutique d'un commerçant chinois, débarqué en Europe plusieurs années plus tôt, avec dans le cœur le désir de communiquer la sagesse du bouddhisme mais gagnée depuis par le désespoir et l'opium.

« J'ai été étonnée de voir que Griffith, dans ce film, aborde des problèmes qui sont encore très actuels aujourd'hui: le racisme, la violence, l'alcoolisme, etc. », se rappelle Angèle Dubeau, qui a découvert le film à travers l'invitation que lui a faite la Cinémathèque.

Il se pourrait toutefois que l'aventure de *Broken Blossoms* ne s'arrête pas là, puisqu'un projet de DVD, reprenant la musique de Gabriel Thibodeau et l'interprétation d'Angèle Dubeau et La Pietà, est à l'étude en ce moment. Cela dit : « Pour l'instant, je ne pense qu'au concert de la semaine prochaine. Mais je reconnais qu'un concert, c'est éphémère, et ça représente beaucoup de travail. C'est évident que, si on pouvait en prolonger la vie, j'en serais ravie. Mais bon, c'est pour moi une première expérience, je vais la vivre, je vais la goûter, après ça on verra. »

Ceux qui, comme elle, veulent voir ce lys brisé et goûter les voluptés d'une musique de film jouée en direct sont invités à composer le (514) 790-1111, pour se procurer des billets à prix régulier, ou encore le (514) 842-9763, pour des billets de soutien.

BROKEN BLOSSOM

Théâtre Saint-Denis
Jeu 7 décembre, 20h

MÉDIAS

Numérique, enfin presque...

Le temps des Fêtes approche et, dans les magasins de matériel électronique, quelques consommateurs se grattent la tête en se demandant s'il faut tout de suite acheter un téléviseur numérique à 3500 \$, prix moyen des rares modèles actuellement sur le marché.

Sans vouloir nous prendre pour *Protégez-vous*, nous conseillons chaudement à ces consommateurs d'attendre un peu.

On apprendait la semaine dernière que le CRTC autorisait la création de près de 300 nouvelles chaînes spécialisées en mode numérique, dont une dizaine de projets auquel TVA est associé. Le téléspectateur moyen, lui, est complètement perdu devant ce nouvel univers où on lui promet mers et monde.

En matière de télévision, le numérique recouvre des stratégies distinctes: on peut produire en numérique (enregistrer les émissions sur support numérique), on peut diffuser un signal numérique (par exemple grâce aux nouveaux réseaux du câble) et on peut capter en numérique si on dispose du récepteur adéquat.

Tous les grands télédiffuseurs et producteurs sont en train de changer leur équipement pour produire en numérique. Radio-Canada construit actuellement un nouveau studio de nouvelles à Montréal qui sera entièrement équipé en numérique (avec une facture qui dépasse les 40 millions).

Ces grandes manœuvres proviennent d'une certitude: la télévision sera entièrement numérique dans les prochaines années. Les images seront de haute définition, le son sera extraordinaire et le numérique permettra de l'interaction, c'est-à-dire qu'on pourra par exemple commander des films ou des émissions à la pièce.

Voilà pour les promesses. La réalité, maintenant.

Le gouvernement américain a imposé aux télédiffuseurs une échéance: ils devront diffuser en numérique dans trois ans et, en 2006, les signaux analogiques traditionnels leur seront carrément retirés. Mais si, dans un marché local, 85 % des foyers ne sont pas équipés en numérique dans six ans, le télédiffuseur pourrait continuer à diffuser en mode analogique, comme c'est le cas actuellement.

Cette pression du gouvernement, basée sur un taux de pénétration de 85 %, suscite la controverse. Michael McEwen, président de Télévision numérique canadienne, l'organisme qui regroupe les télédiffuseurs canadiens afin de les préparer au numérique, qualifie la prévision de « totalement irréaliste. Il serait plus juste de viser 50 % ».

Pour profiter au maximum du numérique, il faut recevoir des émissions en numérique, c'est évident. Or la plupart des télédiffuseurs canadiens en offrent actuellement très peu. Le spectacle de Céline Dion du 31 décembre dernier au Centre Molson avait été enregistré en numérique haute définition. Pour le té-



Paul Cauchon

l'inspecteur, ça ne changeait strictement rien, mais quand on voudra rediffuser ce spectacle, dans cinq ans, il sera déjà disponible sur ce support. C'est une bonne stratégie d'affaires... mais on conviendra qu'on n'achète pas un téléviseur de 3500 \$ pour une seule émission.

L'offre de programmes demeure donc limitée. Autre problème: les télédiffuseurs et manufacturiers américains se sont difficilement entendus pour une norme technique unique (on vous passe les détails) et ils se rendent maintenant compte que la norme adoptée en Europe, différente de la norme américaine, serait supérieure.

Ce qu'on trouve actuellement sur le marché, ce sont donc des téléviseurs vendus avec une boîte permettant de capter le signal numérique. Les fabricants n'ont pas encore intégré massivement cette fonction aux téléviseurs eux-mêmes parce qu'en Amérique, justement, il y a un débat sur la norme technique à privilégier.

Et puis, Hollywood n'est pas content et fait actuellement pression sur le reste de l'industrie parce que, d'un point de vue technique, il serait très facile de copier à partir du signal numérique et d'ainsi reproduire des dizaines de films. On cherche donc un moyen d'encrypter le signal pour protéger les droits. « On devrait trouver une solution d'ici six mois », prédit Michael McEwen.

M. McEwen est franc: pour le moment, le seul intérêt véritable de se procurer un tel téléviseur, dit-il, c'est d'y brancher un lecteur DVD et de profiter d'une qualité visuelle et sonore supérieure.

Les nouvelles chaînes autorisées par le CRTC seront créées directement en numérique. Comme le marché des véritables téléviseurs numériques n'est pas encore très développé, l'industrie passe par une étape intermédiaire, celle consistant à brancher un récepteur numérique sur un téléviseur traditionnel. C'est la stratégie adoptée par Videotron, qui compte déjà 80 000 abonnés à son câble numérique et qui prévoit en compter 150 000 l'automne prochain. C'est ce public que les nouvelles chaînes tenteront désespérément de séduire l'année prochaine, ainsi que les abonnés aux services par satellite. On leur souhaite bonne chance.

pcauchon@ledevoir.com

PRO MUSICA
52^e SAISON

Hydro Québec présente

Série "ÉMERAUDE"

Le TRIO À CORDES LEOPOLD et
MARC-ANDRÉ HAMELIN, piano

PROGRAMME :

- QUATUOR NO 1 EN UT MINEUR, OP. 15, DE FAURE
- QUATUOR NO 1 EN SOL MINEUR, OP. 25 DE BRAHMS
- TRIO DE SIBELIUS (1893-1894)

BILLETTS : 25 \$, 20 \$, 12 \$ (student)

TAXES INCLUSES. RÉSERVANCES EN SUS EN VENTE À LA BILLETTERIE DE LA PLACE DES ARTS (514) 842-2112

20 H MARDI, 5 DÉCEMBRE 2000
SALLE MAISONNEUVE, PLACE DES ARTS

DELTA
Radio-Canada

Prolongez le plaisir de donner, offrez du théâtre. Offrez le Rideau Vert!

Ne ratez pas

Avec le temps, cent ans de chanson du 12 décembre au 6 janvier
Conception et mise en scène: Louise Forestier
Reprise exceptionnelle du spectacle qui a conquis le public.

Intérieur Maeterlinck du 23 janvier au 17 février
en collaboration avec le théâtre UBU Mise en scène: Denis Marleau
Laissez-vous entraîner dans l'univers particulier de Maeterlinck.

Venecia Accome du 6 au 31 mars
Mise en scène: Guillermo de Andrea
Découvrez une pièce teintée d'humour, de poésie et de fantaisie.

Les Fourberies de Scapin Molière du 17 avril au 12 mai
Mise en scène: Jean-Louis Benoît de la Comédie Française
Appréciez à nouveau une oeuvre aux dimensions mythiques.

La Chambre bleue Hore du 22 mai au 16 juin
Mise en scène: Serge Denoncourt
Dix actes intimes, dix incursions dans l'amour, le désir et la liberté.

Louise Forestier, Serge Postigo, Lynda Johnson, Jacques Godin, Gabriel Gascon, Kim Yaroshevskaya, Marie-Chantal Perron, Linda Sorgini, Pauline Lapointe, Marcel Leboeuf, Pierre Colin, Guy Jodoin, Anne Dorval, Claude Préjent, Charles Lafortune, Pascale Desrochers et Normand D'Amour vous donnent rendez-vous au théâtre du rideau vert

Informez-vous au
(514) 845-0267
www.rideauvert.qc.ca

Hydro Québec partenaire de la saison

L'ORATORIO
CANTICUM
CANTICORUM

Deux magnifiques créations de
KAREN YOUNG

Album jazz
Karen Young
Nice Work If You Can Get It

Disques compacts disponibles chez tous les bons disquaires

Faculté de musique

50 ÉVÉNEMENTS
MUSIQUE EN

Concert hommage à madame Maryvonne Kendergi

L'ORCHESTRE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL ET LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
SOUS LA DIRECTION DE LORRAINE VAILLANCOURT

en collaboration avec

Isabelle Panneton : *Trois fois passera*
Alan Belkin : *Symphonie n° 7*
André Prévost : *Menuhin : Présence* * création (soliste : Yegor Dyachkov)
Serge Garant : *Plages*
Igor Stravinsky : *Concerto pour violon* (soliste : Valérie Belzile)

Le dimanche 3 décembre à 20 h
Salle Claude-Champagne,
270, avenue Vincent-d'Indy
Billetterie :
(514) 842-2112
Billets en vente à la porte
Prix: 15\$ / 12\$ et 8\$

Université de Montréal

SURVEILLEZ NOTRE PROGRAMMATION JUSQU'EN AVRIL 2001

100.7
LE DEVOIR
La Soana Musicale
chaîne culturelle
Radio-Canada
L'ÉPINT

ARTS

ARTS VISUELS

De l'espace rêvé
à l'espace réelCORRESPONDANT -
CORRESPONDANCE

Daniel Firman
Une œuvre *in situ*
à La Chambre Blanche
185, rue Christophe-Colomb Est
À Québec
Aussi: conférence le 6 décembre
à la salle Gérard-Martin
de la bibliothèque Gabrielle-Roy

DAVID CANTIN

Depuis 1982, La Chambre Blanche à Québec privilégie un lieu de travail et de résidence pour un bon nombre d'artistes d'un peu partout à travers le monde. La galerie se transforme donc en espace de création et d'habitation durant cinq à six semaines, là où le *work in progress* prend tout son sens. Du 30 octobre au 17 décembre, l'invitation a été lancée au Français Daniel Firman, qui met enfin à l'œuvre un processus qu'il avait en tête depuis le mois de mai 1999. De plus, le 6 décembre, à la bibliothèque Gabrielle-Roy, il présentera l'ensemble de son travail au cours d'une conférence détaillée. Un trajet esthétique où les rencontres subjectives prédominent.

Dès qu'on entre dans la salle d'exposition, un long boyau noir qui communique avec l'extérieur mène à une imposante structure fermée. Rapidement, on s'aperçoit qu'il s'agit en quelque sorte d'un microcosme de La Chambre Blanche, une projection mentale qu'avait Firman des locaux, de la galerie et du quartier. On assiste donc à un clonage de la structure, à la réalisation d'un objet hybride. Pour l'artiste de Lyon, «ce projet est né de plusieurs discussions entre moi et les personnes-ressources à La Chambre Blanche, tentant de décrire l'espace ainsi que l'architecture, les textures tout comme l'ambiance. Le résultat, en cours jusqu'à la toute fin, mène à une approche de soi-

même plutôt que du lieu. L'installation permet de mieux comprendre à partir de quel moment le déclenchement avec la réalité s'opère, de quelle façon on anticipe cette rencontre». Empruntant aux acquis de la sculpture du XX^e siècle, cette approche phénoménologique de la perception s'inscrit dans une démarche d'appréhension visuelle et corporelle de l'espace. Les contraintes de hauteur, mais aussi la place imposante qu'occupe cette intervention dans la salle, renvoient à un autre rapport au monde immédiat. Tout au long du parcours et une fois au bout dans l'espace de logement, avec ces couloirs et ces revues, la synthèse ainsi que l'assemblage de l'endroit réel ne semblent plus être de l'ordre du fantasme.

À travers cette confrontation de l'interstice mental, Daniel Firman provoque chez le visiteur un effet déambulatoire qui mène peut-être à ce contact face aux gestes quotidiens. Le titre *Correspondant - correspondance* trouve sa raison d'être non seulement dans le fait de construire cette structure mais aussi dans cette communication entre deux subjectivités qui passent par le langage comme par l'écrit. Plutôt que d'utiliser un plan ou des indices photographiques, Firman met à l'épreuve la distance la plus lointaine ainsi que l'aspect éphémère de l'installation afin de comprendre certains mécanismes de la mémoire, allant de l'écart à l'approximation.

Bien sûr, l'installation avancera vers d'autres pistes possibles, comme ces trous au plafond qui permettent de saisir une réalité bien différente hors de l'œuvre. En observant de plus près le travail antérieur de Firman, on voit que cette résidence à Québec s'inscrit dans ce dilemme des limites sensorielles qui traversent l'ensemble de sa production. Souvent aux limites de l'architecture, sa démarche esthétique interroge

l'habitat qui prend en cause l'expérience physique la plus élémentaire. L'appréhension de l'espace est vécue à travers la taille même de Firman; d'ailleurs, en entrant dans l'installation *Correspondant - correspondance*, il faut se plier aux contraintes spatiales. Chez Firman, on discerne un art à la confluence de la sculpture, de l'installation, du corporel, de la fabrication d'objets et d'une expérience nouvelle de l'environnement intime. Lors de sa conférence à la bibliothèque Gabrielle-Roy, on pourra d'ailleurs en savoir un peu plus à ce sujet.

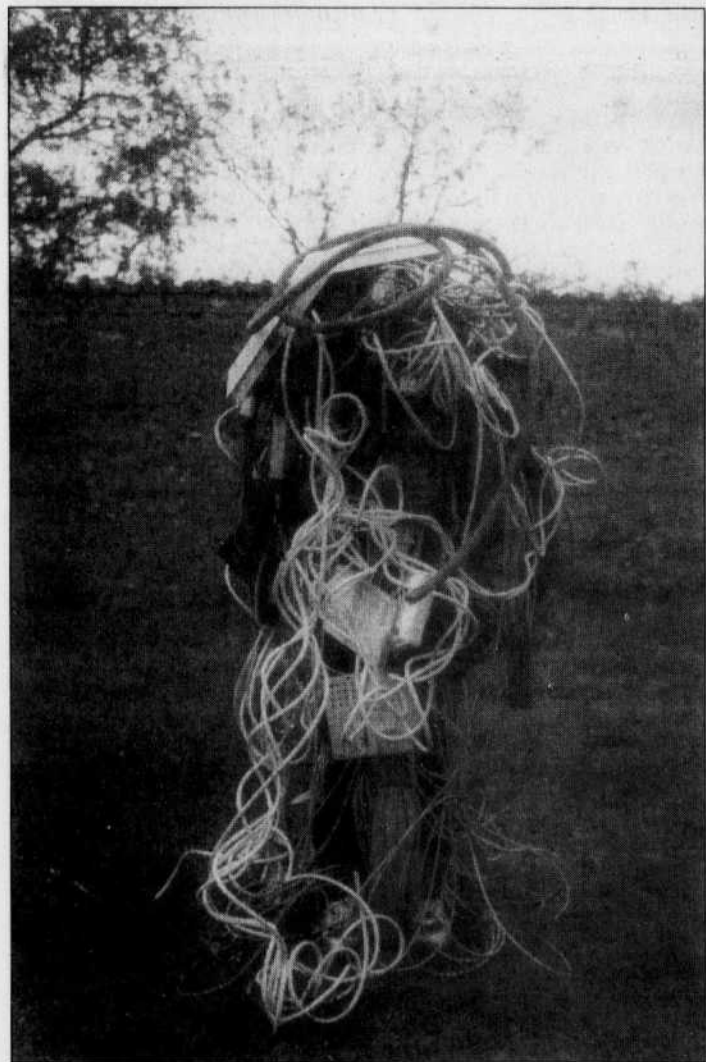
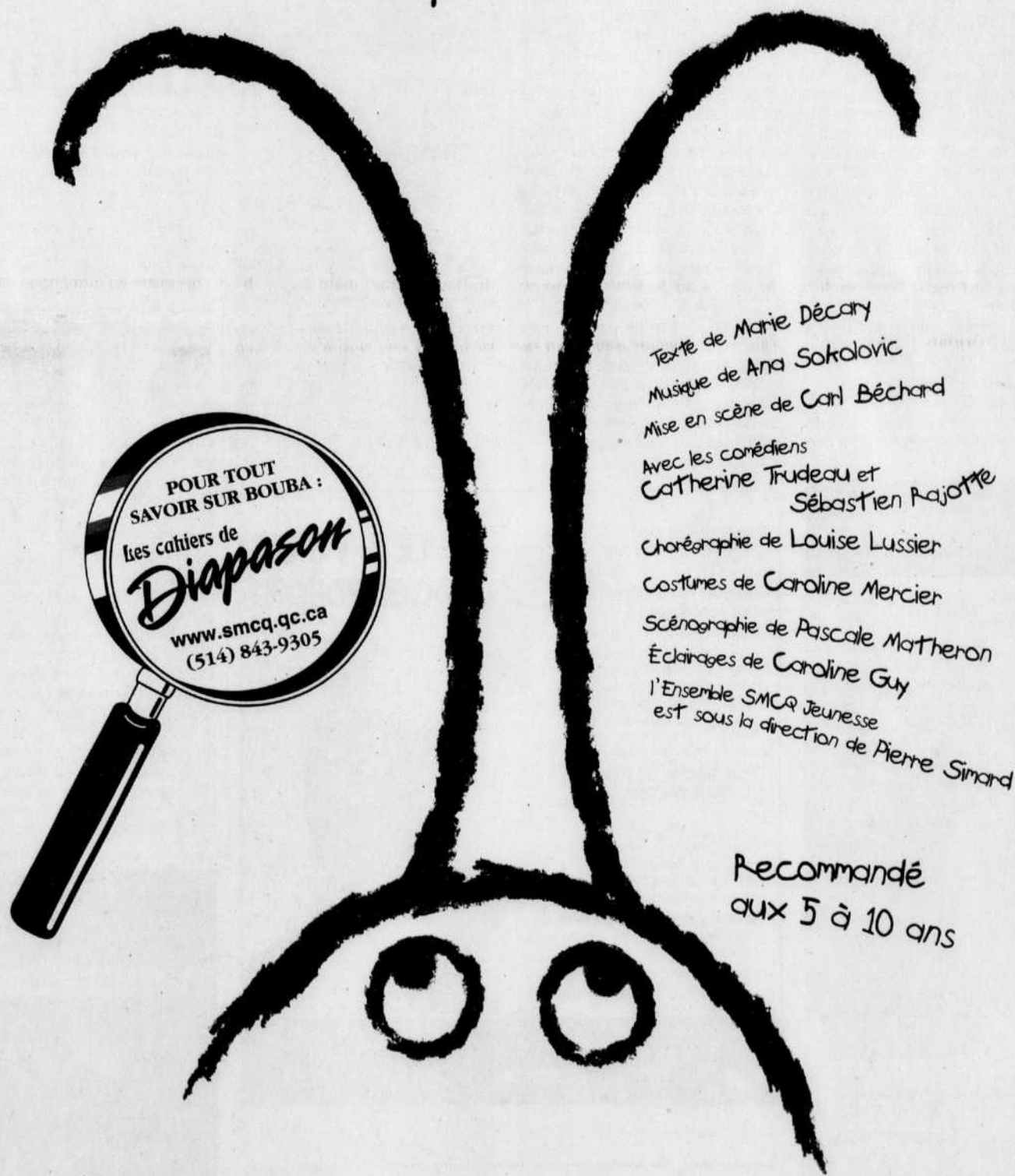


Des trous au plafond permettent de saisir une réalité bien différente hors de l'œuvre.

SOURCE IVAN BINET

SMCQ jeunesse présente

BOUBA

ou les tableaux d'une
expédition

Sans titre, photographie couleur, 2000.

SOURCE IVAN BINET

Les Lundis
classiques
du Rideau Vertsous la direction artistique de
Francine Chabot

18 décembre à 20 h

Noëls du monde

Concert : **Bach, Charpentier,
Corelli et Tchaïkovski**avec le **Chœur et l'Ensemble
instrumental**

de l'École Pierre-Laporte

direction de
Luc Beauséjour

BILLETS Adultes : 20 \$

Étudiants : 10 \$

Réservations :
(514) 844-1793théâtre
du rideau
vertEt si la musique pouvait vraiment changer le monde ?
Un théâtre musical fou, fou, fou pour toute la familleDans le cadre de la série Passion Jeunesse
du Centre Pierre-Péladeau présenté par **Hydro
Québec**

samedi 9 décembre

Deux représentations seulement à 14h00 et 16h30

Réservations : (514) 987-6919

renseignements : www.smcq.qc.ca

JEUNESSE
SMCQ
Société de musique contemporaine de Québec
Valter Boudeau, directeur artistiqueCentre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boulevard De Maisonneuve Est à Montréal

Conception graphique : Simon Dupuis Illustration : venetiquapart@hotmail.com

JAZZ



La prestation suave du guitariste Jack De Keyser, au Campus.

Un talent gros comme ça

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Se hisser dans un des coins du jazz, l'occuper pleinement et entièrement l'espace d'un instant ou deux, n'est évidemment pas évident. Si maintenir le temps de plusieurs instants tient de la gageure, parce que, comme dirait l'autre, le très commode sieur de La Palice, maintenir le tempo de la java sur des rythmes qui oscillent entre la danse et ce décapage du cerveau, ce nettoyage des neurones, si sain et si essentiel, cela nécessite un talent gros comme ça.

Trompettiste de son état, d'avantage que de métier, Dave Douglas fait partie du groupe sélect de ces musiciens qui défendent leur coin de jazz avec une constance remarquable dans la qualité et l'innovation. À l'instar de son mentor, John Zorn, Douglas travaille simultanément sur différents fronts. Pour cela, il dirige évidemment, comme le dirait le simplet La Palice, plusieurs groupes. Le plus passionnant d'entre eux étant celui qui rassemble Mark Feldman au violon, Greg Cohen à la contrebasse et Guy Klucsevsek à l'accordéon.

Il y a un peu plus d'un an, ces corsaires du jazz fondu dans cette musique de chambre comme l'aimaient les anciens avaient confectionné une petite merveille parue sur étiquette Winter & Winter. Ces jours-ci, ils nous reviennent avec une galette éditée cette fois par RCA/BMG. Le titre: *A Thousand Evenings*. Pour la plupart, les compositions portent la signature de Douglas. Une est de Nat Adderley, il s'agit de *The Little Boy With The Sad Eyes*, l'autre est du trio Newley, Bricusse, Barry. Elle s'intitule *Goldfinger*. Oui... oui... c'est cela... le *Goldfinger* avec James Bond.

En tout, on l'a calculé pour nous, Douglas et ses compagnons de grande fortune proposent un peu

plus de 66 minutes. Autant de temps pour se régaler, se délecter. Car le jazz de Douglas oscille entre le bebop de pure obédience et les anti-chambres de la musique tzigane, le classicisme d'un Brahms et les syncopes chères aux modernistes. C'est album, ces *Thousand Evenings*, c'est la version jazz du *Désert des tartares*.

En bleu et noir

Dans son dernier numéro, la revue *Jazzman* propose, entre autres choses, une entrevue avec Dave Douglas. À propos de la composition, il confie: «Je suis très lent. Pour une heure d'écriture, j'en ai déjà passé trois, stériles, devant la page blanche. Je fonctionne par projets successifs: quand l'un est en préparation, je refuse les concerts et consacre tout mon temps à élaborer le répertoire. Je m'enferme à la maison jusqu'à ce que ce soit fini.»

Résultats du 65^e référendum du magazine *Down Beat*: le trompettiste Terence Blanchard a été sacré musicien de l'année, *Wandering Moon* du même Blanchard est considéré comme le meilleur disque de l'année, Joe Lovano est premier saxo ténor, Phil Woods pour l'alto, le Dave Holland Quintet est la formation de l'année, Brad Meldhau, le pianiste de l'année. Le bluesman de l'année? B. B. King.

Au Campus, cette semaine, tous les chats étaient noirs. Noiris jusqu'au plus profond de leur moi-même. Tout cela à cause de la prestation très suave que le fin guitariste Jack De Keyser a signée. Dans le désordre, soit l'ordre impeccable, De Keyser a détaillé les singularités du boogaloo, a louangé la *Pretty Woman*, a confié qu'il était un *Hoochie Coochie Man*, a souligné qu'il ne pouvait pas la quitter, a demandé à voir la couleur de son argent, a fait l'ambiance. Il a surtout fait de l'authentique. Ce fut très gratifiant, ce fut le bonheur de la semaine.

CHANSON

La mission de Claire Lafrenière

SYLVAIN CORMIER

Elle a débarrassé son sac. Littéralement. En a sorti des partitions anciennes aux caractères pleins de fioritures, un cahier des chansons de Lionel Daunais, des rouleaux de papier perforé. L'odeur du papier centenaire a empli le salon. Avoir pu, Claire Lafrenière aurait apporté le contenu entier de la maison qu'elle partage avec son compagnon et collaborateur René Gélinas à Sainte-Victoire. Les meubles, les instruments de musique, surtout. Pour que je comprenne bien que tout ça vit. Au présent.

Claire Lafrenière a débarqué chez moi comme on arrivait à Ellis Island en provenance des vieux pays au début du siècle: avec sa vie dans une valise. Enthousiasme compréhensible. Après avoir cogné à tant de portes depuis des années, voilà que quelques-unes s'ouvrent. La relationniste de presse Lise Raymond a décidé de s'occuper d'elle par coup de cœur et a envoyé aux chroniqueurs son premier album produit à compte d'auteur. Ma tendre aimée a écouté le disque avant moi et m'a dit: tu dois la rencontrer. J'ai tendu l'oreille et compris: ce fascinant florilège d'airs oubliés du répertoire canadien-français, très sobrement intitulé *Chansons urbaines du Québec 1900-1950*, est l'œuvre d'une missionnaire. Et la mission de Claire Lafrenière doit être appuyée. Dont acte.

Présentons-la: Claire Lafrenière a fait et continue de faire carrière dans le théâtre de rue. Comme marionnettiste. Le duo Claire et

René promène un Guignol de marionnettes à gânes depuis près de vingt ans. Bachelière en musique, elle a aussi toujours chanté. Du Brassens, du Boby Lapointe dans les boîtes. Jusqu'au jour où... «En voyage à Paris pour présenter notre Guignol, nous nous disions qu'il serait bien d'enrichir notre théâtre d'un peu de musique, comme autrefois, pour attirer les gens. On nous a dit: allez chez Alain Vian.» Oui, Vian comme dans Boris: c'est son frangin, restaurateur d'instruments anciens. «Il nous a montré un *Célestina*. Le son nous a hypnotisés: on se l'est approprié.» Le *Célestina* est un type d'orgue de Barbarie de facture américaine, dans la «grande famille des instruments à manivelle harmoniques». De préciser Claire Lafrenière, détail essentiel: «avec le *Célestina*, on peut s'accompagner en chantant.»

Sacrées trouvailles

Claire et René ont acheté le bel objet et quatre rouleaux. Et créé, une fois revenus au Québec, un spectacle minimal. «On passait et repassait nos rouleaux.» Un agronome de Danville, patenteux à ses heures, leur a offert de fabriquer des rouleaux de chansons québécoises. «Un vrai magicien. Il n'a pas de machines comme à Paris. Il fait ça sur sa table de cuisine avec un X-Acto.» Et Claire Lafrenière de me sortir un rouleau neuf de son sac, avec ses centaines de petits rectangles. «L'orgue de Barbarie nous a fait développer un spectacle de chansons du début du siècle, d'Aristide Bruant à Charles Trenet. Grâce à notre patenteux, on a peu à peu intégré des chansons



DANIEL

Bachelière en musique, Claire Lafrenière a toujours chanté. Du Brassens, du Boby Lapointe dans les boîtes.

québécoises. La *Bolduc*, *Conrad Gauthier*, le *soldat Lebrun*. Très vite, on a constaté que le public réagissait beaucoup à ces chansons-là. Les regards brillaient. Et plus j'en connaissais, plus elles me jetaient à terre.»

D'où la mission. «Je me suis rendu compte qu'il y avait un gros trou dans la mémoire de la chanson d'ici. Entre le folklore et les immenses succès de La Bolduc: toute la grande époque de la musique imprimée. J'ai eu une petite subvention du Conseil des arts et des lettres pour aller dans les archives. Ça a été extraordinaire. Tout un répertoire m'attendait.» Jacques Clérout, historien et collection-

neur de partitions, a aiguillé les recherches et aidé à identifier les auteurs, compositeurs, interprètes et éditeurs. C'est aussi lui qui a signé les textes du livret, qui mettent en contexte les remarquables chansons de l'album. «J'ai réuni les chansons qui parlent le plus au présent, sous un grand chapeau que j'ai appelé *Chansons urbaines 1900-1950*. C'est ce qui a accompagné l'ère de l'industrialisation.»

Le premier titre, *La Marche des propriétaires*, chanson-scie, cause fort éloquentement de la vie de locataire en ville. «Chez eux notr' salair' s'en va tout's les s'maines. / Les réparations ne baiss'nt pas l'oyer. / Mais l'proprio dit: N'sois donc pas en peine, / Car l'anné' prochaine, afin d'te'rmercier. / Je t'augmenterai / Tant que j'pourrai.» Claire Lafrenière sourit: «Ça n'a pas tellement changé. J'ai vécu ça pendant cinq ans sur le Plateau.» Un autre titre juteux à souhait et pertinent en diable, *La Chanson des élections*, se chante sur l'air de *Sous les ponts de Paris*: «On faisait des promesses avant les élections. / Et après on nous laisse comme de vrais rejetsons. / Et pour finir de nous emplir. / On vient nous imposer la taxe. / Mais un beau jour à notre tour, / Nous leur mettrons un cataplasme.»

Album de Claire Lafrenière, c'est ça: de sacrées trouvailles où passé et présent se télescopent. «Le but, soutient l'interprète avec emphase, n'est pas d'écrire une thèse, mais de faire vivre ces chansons sur scène et sur disque. Pas revivre. Vivre.»

VITRINE DU DISQUE

Monsieur Henri-la-joie

CHAMBRE AVEC VUE
Henri Salvador
Source/Virgin (EMI)

Quand cet homme-là sourit — et il sourit pour ainsi dire tout le temps —, il y a du soleil. Pas n'importe quel soleil. Le soleil blanchi à la chaux de la Méditerranée, un soleil fidèle qui suit Henri Salvador comme un porte-bonheur. Et même quand le soleil de la Méditerranée fait sa quotidienne escapade de l'autre côté de la Terre, l'homme de

Cayenne sourit encore et illumine la nuit méditerranéenne. Où qu'il soit, à quel heure qu'il soit, quand Henri-la-joie est là, c'est la fête au soleil et aux cratés, comme chantait Bardot dans *La Madrague*.

Et c'est ainsi depuis les années 30. La fête, la guitare, le jazz, les rythmes ondulants, le temps qui on prend tranquillement parce qu'il ne revient pas, c'est ce qui nous a gardé ce bon Henri aussi gaillard depuis près de sept décennies de réjouissance carrière: voyez comme il porte allègrement ses 83 printemps. Sept décennies! En 35, il est auprès de Django au Jimmy's Bar, bien avant que le gitan ne devienne le géant Reinhardt. En 39, il gratte sa grosse guitare à ouïes dans l'orchestre de Ray Ventura, ton-ton de Sacha Distel. Au début des années 40, il clapote dans la baie de Rio et contracte la maladie incurable de la bossa. En 57, il est le pote attiré de Boris Vian, coquin d'homme qui lui fait chanter du rock'n'roll de pacotille pour rigoler un brin en l'affublant du ronflant pseudonyme de Henry Cording (*Rock'n'Roll Mops, Va t'faire cuire un œuf, man!*) mais qui lui pond aussi son hymne national du noceur indécorable: *Le*

Blues du dentiste.

Ce n'est pas tout, loin s'en faut. Henri Salvador, c'est aussi *Syracuse*, ballade aussi imparable qu'un faisceau de rayons UV sur une peau blême. C'est *Le lion est mort ce soir* (*The Lion Sleeps Tonight*), immense succès paru à sa propre enseigne en 1962. Et c'est un monceau de chansons rigolotes (*Zorro est arrivé*, etc.) qui l'ont un peu trop épinglé chanteur fantaisiste. C'est tout ça, et ça continue. En 1994, le délicieux album *Monsieur Henri* renouait avec ses amours: le jazz, la bossa et la belle vie. Bail renouvelé à perpète. Ce tout récent *Chambre avec vue* est de la même eau, souriant, ensoleillé, jamais énervé. Henri Salvador y chante comme on chante en regardant la mer du haut des rochers, dans la chambre avec vue d'une villa aux murs blanchis.

Presque toutes les chansons s'amarrant au quai des bonheurs vécus ou à vivre. *Tour de manège*, avec le vieux complice Toots Thielmans à l'harmonica, est un tour d'horizon des plaisirs: «Je veux une grande parade / Une petite mascarade / Un carnaval à Bornéo.» *Vagabond* célèbre les mille détours d'un homme libre: «Je suis né sous un ciel de traîne / Le jour pointait pour moi / Et l'été, quelle veine! / M'a appris ce jour-là / À filer à l'indienne.» *Le Fou de la reine*, en duo suave avec Françoise Hardy, est l'ode à l'amour d'un clown à sa belle: «Adieu jolie reine / Rendez-le heureux / Ce prince qui vous aime / Pour deux.» Et j'ai vu repoussé à plus tard l'inexorable fin des haricots: «J'ai cru / Être au bout de l'aventure / Mais mon cœur, lui, me murmure / Qu'il y a tant de rêves à vivre encore.»

Après la fin officielle du disque, tel un au revoir discret, Henri Salvador reprend, à cappella, un p'tit bout de son premier succès, le nonchalant *Clopin clopat* de 1947: «Et je m'en vais / Clopin clopat...» Pour mieux revenir, assurément. Comme le soleil.

Sylvain Cormier

SAISON Série
2000-2001
La Nef
le dimanche 10 décembre, 20h

Un Noël espagnol médiéval

Le Livre Vermeil de Montserrat et Cantigas de Santa Maria

grand ensemble de 9 interprètes
sous la direction musicale de
Sylvain Bergeron

Sanctuaire du Saint-Sacrement
500, rue Mont-Royal Est

information : 514 523 3095
22 5 18 5 14 5

billets
514 790 1245
1 800 361 4595

COMPAGNIE MUSICALE
la nef
ADMISSION

www.lanef.com LE DEVOIR

LES BORÉADES
Ensemble de musique baroque sur instruments d'époque
FRANÇOIS COLPRON
directeur artistique

Les Muses réunies
Sonates et Tombeaux de Couperin, Rebel et Marais

VENDEDI 8 DÉCEMBRE 2000, 20H

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

Billets
20\$ (régulier), 16\$ (aînés), 12\$ (étudiants)
Information : (514) 259-5114
boreades@sympatico.ca

OPUS
Disque de l'année : Telemann, Suites et Concertos, catégorie musique classique, médiévale et baroque
ATMA ACT2 2193

NOUVEAUTÉ
«Beatles Baroque»
Une nouvelle expérience sur instruments d'époque
Les Boréades réinventent les Beatles
ATMA ACT2 2218

Les Radio Concerts du Centre Pierre-Péladeau

AIMEZ-VOUS L'ACCORDÉON?

Un peu? Beaucoup? Passionné? Peu importe...

Reconnu comme le plus grand accordéoniste au Canada, JOSEPH PÉTRIC sera à la Salle Pierre-Mercure le 4 décembre prochain pour vous éblouir, vous surprendre et vous réconcilier avec cet instrument des plus étonnants!

Trois siècles de musique au bout des doigts

Avec:
Alain Trudel, trombone
Guy Few, piano et trompette
Fiona Cross, clarinette
et 20 musiciens sous la direction de Lorraine Vallancourt

« SENSATIONNEL... un moment musical INOUBLIABLE »
International Press

« EXCELLENTE PERFORMANCE...
Pétric défie les limites de son instrument »
JanPress Publications

Une coproduction de la Chaine culturelle de Radio-Canada et du Centre Pierre-Péladeau en collaboration avec le Mouvement des Casseurs Desjardins

Centre Pierre-Péladeau
chaine culturelle
Desjardins

Lundi 4 décembre
20h
Billets: 987-6919
Admission: 790-1245

L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DU QUÉBEC À MONTRÉAL présente sous la direction de Raffi Armenian

• *Songe d'une nuit d'été* (Ouverture, op. 21), de Mendelssohn
• Concerto pour trombone et orchestre, de Gröndahl
• Symphonie en ré mineur, de Franck

Soliste : Angelo Muñoz, trombone

le vendredi 8 décembre 20h
Théâtre Maisonneuve
Place des Arts
175, rue Sainte-Catherine Ouest (Montréal)

le dimanche 10 décembre 16h
Église des Saints-Anges
1400, boulevard Saint-Joseph (Lachine)

ENTRÉE LIBRE
POUR RENSEIGNEMENTS
(514) 873-4031

Québec
Conservatoire de musique et d'art dramatique du Québec

LYNDA LEMAY

THE WHOLE STORY - HIS GREATEST HITS
Cliff Richard
EMI Canada

HENRI SALVADOR

DU COQ À L'ÂNE
Lynda Lemay
Warner

Roile-moi parle de la vie dans les centres d'accueil: gros succès à prévoir dans les centres d'accueil. J'ai battu ma fille parle des mamans qui ont au moins une fois dans leur vie laissé échapper une taloche du côté du marmot: ça va faire un bien fou aux mamans en question. *La Lune et le Miel* parle

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

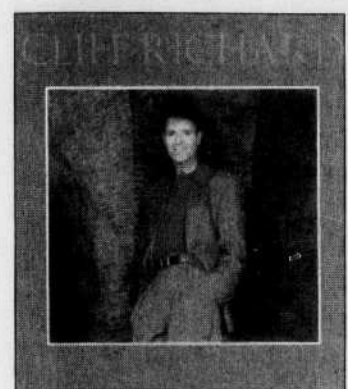
Vitrine

SUITE DE LA PAGE C 8

mier digne morceau de rock'n'roll maison, posant le premier jalon d'une longue carrière pour le natif des Indes coloniales. Carrière locale, s'entend: Cliff, au contraire des Beatles, ne parvint jamais à franchir la grande mare.

Il n'en est pas moins, encore et toujours, l'Elvis de son pays. Anobli, Sir Cliff a sa place à demeure dans les classements du Royaume-Uni: l'an dernier, son étrange *Millennium Prayer* se hissa au sommet. La chanson clôt *The Whole Story - His Greatest Hits*, énième compilation du zig, l'une des rares à nous parvenir. Un double disque difficilement recommandable pour qui n'est pas d'allégeance britannique: en vérité, le roi Richard n'a plus rien enregistré de potable depuis à peu près 1967. La période 1958-1966, représentée ici par une quinzaine de titres, est cependant extraordinaire: l'accompagnement des Shadows, et d'abord du guitariste Hank Marvin, est rien de moins que fabuleux. *The Young Ones* est un slow rock de qualité supérieure. *It'll Be Me*, un formidable rock, et *Summer Holiday*, un air brillamment léger. Il existe en importation des coffrets de ce Cliff première mouture: préférables, ils sont hors de prix. On se rabattra donc sur le premier tiers de ce *Greatest Hits*: dans le rayon des pis-aller, on a vu pire.

S. C.



ÉLECTRONIQUE

FELT MOUNTAIN

Goldfrapp

(Mute)

Lors d'une écoute distraite, la comparaison semble aussi cruelle qu'inévitable. Le premier album d'Alison Goldfrapp évoque drôlement le charme brumeux du désormais célèbre *Dummy* de Portishead. Même fascination pour les atmosphères cinématographiques (Morriconne, Barry), une voix marquée par un désespoir presque lascif, ainsi que des teintes mélancoliques, grises et bleues. En regardant à l'intérieur, on s'aperçoit que l'ancienne collaboratrice d'Orbital et Tricky a eu recours aux précieux services d'Adrian Utley (producteur au sein de Portishead) de même que John Parrish (collaborateur de longue date de PJ Harvey).

Les écoutes se succèdent et on en vient à la conclusion que *Felt Mountain* en valait la peine. Des pièces comme *Utopia*, *Deer Stop* et *Lovely Head* traduisent un chant lumineux et expressif, des climats où une mise en scène complexe trouve toute sa pertinence. Loin d'un opportunisme flagrant, Goldfrapp impressionne avec cette aventure en terrain connu.

David Cantin

HIP HOP

STANKONIA

Outkast

(Arista/BMG)

S'inspirant de Sun Ra, Sly Stone, George Clinton, Afrika Bambaataa et Squarepusher, Outkast prône une exubérance comme peu d'autres dans les ligues majeures du hip hop américain. Sauf que chez ce duo d'Atlanta, il y a beaucoup de clins d'œil nécessaires; les costumes flamboyants, l'argot du sud des États-Unis, en somme l'excès dans tout ce qu'il a de plus joyeux. Sur leur quatrième album, *Andre 3000* et Big Boi n'ont rien perdu de leur folie. Avec l'aide de certains membres de l'Organized Noize, on rend un hommage en règle à Hendrix avant que ne se termine l'irrésistible *B.O.B.* (lire *Bombs Over Bagdad*). En marge d'une industrie qui exploite sans commune mesure, Outkast prouve qu'on a encore droit à une formation digne des meilleurs jours de Gang Starr ou De La Soul. Politique et spirituel dans son message, Outkast revendique le droit à la différence. Bien qu'AT-Liens demeure la pierre angulaire de la formation, *Stankonia* fera toujours tourner les têtes.

D. C.

Noël est bel et bien devenu une fête commerciale. Les marchands de tout acabit vous le diront: c'est la période de l'année où ils réalisent au moins la moitié de leur chiffre d'affaires annuel. Cela vaut aussi pour les disques. Pourtant, il y a un petit coin en chacun de nous qui se souvient de la magie et de l'unicité de la fête, de ses préparatifs un peu secrets et de tous les rites et rituels qui annonçaient peu à peu, tranquillement, la venue de la Nativité. On ne chantait, par exemple, le *Venez, divin Messie* qu'à partir du premier dimanche de l'Avent. Voici donc une recension de disques qui s'ancrent délibérément dans une tradition un peu perdue et qu'il fait chaud au cœur de retrouver, voire d'enseigner à nos enfants qui ne visent qu'à débaler le nouveau modèle de Playstation, de disques et de gadgets à la mode qui n'ont qu'un temps. Une chronique, donc, qui se veut résolument plus «traditionnelle», un adjectif non péjoratif qui rime encore bien, notons-le avec joie, avec «belle».

FRANÇOIS TOUSIGNANT

DANS LE SILENCE DE LA NUIT

Chants de Noël traditionnels



JOHANN SEBASTIAN BACH - WEINACHTS-ORATORIUM

J.-S. Bach: Oratorio de Noël, BWV 248. Barbara Schlick (soprano), Yvonne Naef (alto), Christoph Prégardien (ténor et Évangéliste), Klaus Merten (basse et Hérode), Thomanenchor de Leipzig, Orchestre et solistes du Gewandhaus de Leipzig. Dir.: Georg Christoph Biller. Philips 464 130-2.

Étape Bach obligée de la semaine, l'*Oratorio de Noël*. Vous voyez le nom «Thoma» partout. Bach était responsable de la musique à cette église (Thomaskirche), de l'école qui y était affiliée, des instrumentistes et de la chorale. Le tout est enregistré sur le vif à la Nikolaikirche (l'église Saint-Nicolas), une autre des églises de Leipzig dont Bach avait la responsabilité artistique et pédagogique. On nage en pleine tradition.

J'annonce mes couleurs: c'est prenant d'émotions engagées, de précision technique, de joie. Chœurs d'adultes comme d'enfants superbes, solistes de premier plan — vocaux comme instrumentaux! — et direction absolument exemplaire.

Je ne connaissais Georg Christoph Biller de réputation; mes oreilles ont découvert avec étonnement un musicien d'une trempe égale à celle d'une sorte d'hybride entre John Eliot Gardiner et Helmuth Rilling. À ces sommets, l'air est aussi pur que la musique est transparente. Le rythme de cette

français, anglais, allemands et espagnols par l'ensemble vocal Katimavik. Dir.: Patrick Brodeur. MMM 2510.

Bien sûr, il vous souvient de *Sainte nuit*, *Mon beau sapin*, *Away In A Manger* ou *Es ist ein Ros entsprungen*. De vrais classiques, bien rendus ici, dans une interprétation à capella de l'Ensemble vocal Kati-

mavik, composé de 60 choristes bénévoles. On loue la tradition de Noël dans sa simplicité maternelle et enfantine. Le sujet du disque est vraiment beau, bien fait — surtout pour une formation d'amateurs! —, et sert un double propos doublement noble.

Le premier est de faire revivre chez nous, adultes, cette particularité singulière qu'avait Noël et de pouvoir ainsi retransmettre à notre progéniture un peu de notre émerveillement que la publicité tue mortellement à coups d'annonces bêtes et d'effets virtuels aussi réducteurs que techniquement réussis. Pas question de croyance ou de foi; simplement admettre que le père Noël arrive vraiment trop tôt et que, même sur sa rue, on peste contre les voisins qui ont déjà maison, pelouse et sapin illuminés depuis déjà plus de trois semaines. Que veut dire Noël?

Autre aspect que la naissance «médicale» occulte: l'allaitement maternel. Naturellement, Jésus n'a pas eu de biberon et la Vierge, toute vierge qu'elle fut, lui donna le sein. L'Ensemble Katimavik a connu la mort de certaines de ses membres, notamment son ancienne directrice, Gaby Billette, à cause de cette terrible affliction. Les profits de la vente du disque sont donc tous versés à la Fondation pour la recherche sur le cancer du sein (CURE). Le cadeau devient donc pluriel: le plaisir qu'on retire de la musique bien faite et l'encouragement aux victimes de cette terrible maladie, conjugué au soutien qu'on apporte à tous ceux qui tentent d'y trouver un remède. Noël retrouve donc un sens additionnel qui enrichit davantage l'esprit de la fête, une célébration qu'on a voulue toujours

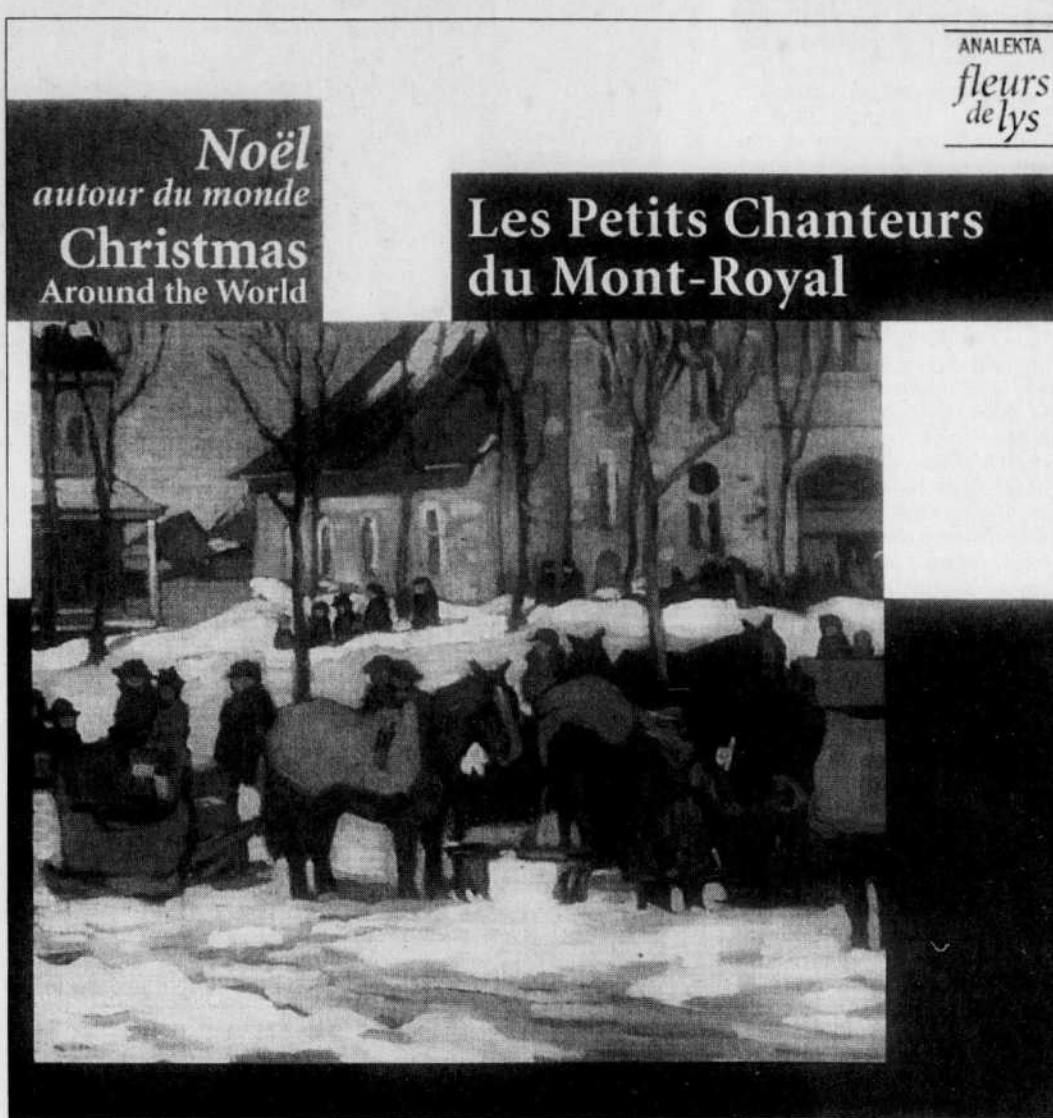


Pour ce qui concerne la musique, donc, un enregistrement essentiel qui bénéficie de l'enthousiasme palpable de l'enregistrement sur le vif, réalisé le 12 décembre 1998. Les airs animés dansent tellement qu'on ne s'ennuie même pas dans les inévitables arias *da capo* — fort gracieusement et discrètement ornés. Les arias plus réflexives s'avèrent de pures méditations. Et je reviens aux chœurs. En formations polyphoniques, quelle clarté! Lors des passages choraux, quelle humilité sereine, faisant partager cette mystérieuse manifestation du mystère qui saisit la congrégation qui l'exprime!

Une grande interprétation? Certes! Bémol cependant: la prise de son, qui fait parfois artificiel. On sent l'espace qui distancie les groupes non pas tel un ajout dramatique, plutôt comme un médiocre ajustement des microphones. C'est le seul accroc, et si vous pouvez passer par-dessus, vous tenez le disque sacré nouveauté de ce Noël.

F. T.

Pour le premier dimanche de l'Avent



ANALEKTA fleurs de lys

Les Petits Chanteurs du Mont-Royal

aussi près de la nature intrinsèque du sujet que l'harmonisateur.

En chef, il est impeccable dans ce genre. La progression du programme n'ennuie pas. Curieux, n'est-ce pas, qu'on puisse écouter un disque de Noël de bout en bout sans perdre l'attention. Ce qui énerve un peu reste la section des sopranos. Ce n'est pas une grande cuvée de cette chorale d'enfants et, parfois, la justesse est un peu approximative. On passe vite par-dessus cela tant le ton et l'esprit sont communicatifs, séreins et... vraiment dans l'esprit de Noël.

BORTNANSKY - SACRED CONCERTOS

Dmitri Stepanovich Bortnansky: Concertos sacrés, volume 3, nos 17 à 23. Russian State Symphonic Capella. Dir.: Valeri Polyansky. Chandos CHAN 9840.

Catherine II de Russie, la Grande, qui ne croyait pas en la musique «russe», envoyait quand même de potentiels candidats aptes à «écrire» de la musique étudier en Italie. De son palais d'hiver à Saint-Petersbourg, elle fit revenir de cette péninsule, où il travaillait sous la férule du célèbre Galuppi (oui oui, celui des sonates et adagios si connus et si appréciés), l'Ukrainien Bortnansky, déjà remarqué pour ses dons vocaux. Il fut donc nommé compositeur de cour, produisit quelques opéras (italiens, bien sûr) et devint une sorte de Bach pétersbourgeois devant fournir à la cour de la musique faste pour les fêtes extravagantes de sa reine et exemplifier la munificence de la souveraine.

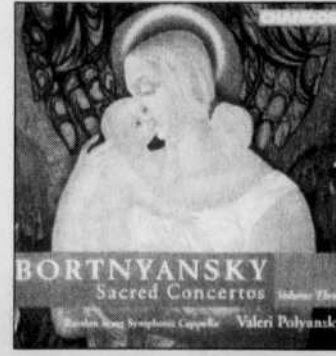
Comme en Russie, rite orthodoxe oblige, les instruments ne sont pas admis à l'église, il lui fallut donc écrire une série de concertos sacrés vocaux à capella. En plus des autres œuvres chorales, on en dénombre aujourd'hui 35!

Le style est très très italien: pas d'influences russes typiques sinon, peut-être, le registre des graves, plus exploité. Si les sujets traités ici ne sont pas spécialement destinés au temps des Fêtes, les sujets conviennent bien à l'Avent. Ce sont des psaumes de louanges à la gloire de Yahvé, de sa grandeur et des largesses qu'il accorde à son peuple (à saisir en filigrane l'identification entre le pouvoir tsariste issu du droit divin, ce qui dut flatter à l'extrême l'employeur royal et assurer l'emploi du musicien).

C'est magnifiquement bien chanté. Il y a une tradition chorale qui ne s'est pas perdue pendant le régime communiste, alors qu'abondaient les chœurs d'ouvriers qui maintenant peuvent s'adonner à un autre type de musique.

Vous voulez trouver des critères sur lesquels baser une critique, ou une évaluation, de ce que doit être un excellent chœur? Glissez alors ce disque dans votre lecteur et écoutez. Même devant la douce lumière de votre arbre de Noël qui crée une pénombre romantique dans la pièce, cette musique d'inspiration fin baroque — début classique à l'italienne va vous passionner autant que vous charmer. Une bien belle découverte dans une acoustique de cathédrale enveloppante et chaude.

tousignantf@sympatico.ca



LES JEUDIS DU GROUPE

Le Zest au féminin de l'humour
Les jeudis 7 et 14 décembre à 20 h - 15 \$

Johanne Doré

Penelope McQuade (le 7 décembre) - Johanne Fontaine (le 14 décembre)

Claire Jacques, Marie-France Lavallée,
Nathalie Raymond, Danielle Robert
Paule-Andrée Cassidy

«Le public est charmé.

Tout le monde embarque!»

Isabelle Masse - Les choix de Sophie

Zest 253-7007

LES ARTS

ARTS VISUELS

Une géologie du rêve

A PORTRAIT OF THE ARTIST AS A WAVE
Laurie Walker
Oboro
4001, rue Berri, local 301
Jusqu'au 10 décembre

SONIA PELLETIER

Dès son entrée dans la salle où l'on présente un singulier «portrait d'artiste» de Laurie Walker, le spectateur sera happé par l'atmosphère à la fois léthargique et hivernale qui règne dans cet espace central. Nous employons ces qualificatifs à dessein, pour traduire une première impression dictée par les données actuellement disponibles sur le réchauffement de la planète. Notre perception du projet fut tout autre chose que l'idée de départ et le processus créatif élaborés par l'artiste. Force est de constater, à la lecture du communiqué de presse accompagnant l'exposition, que la teneur écologique de notre vision «environnementaliste» semble très éloignée de la proposition initiale de l'artiste.

La proposition s'articule ainsi: dans la galerie, l'installation regroupe cinq rétroprojecteurs placés au centre, accompagnés d'une série de cinq dessins au mur. Le tout donne à voir un dispositif tout en transparence et en lumière blanche, telle une réminiscence de l'éblouissante clarté boréale. Semblables à certains appareils utilisés afin d'acheminer et d'éliminer les liquides, nommément les sacs de soluté placés auprès de certains patients alités dans un établissement de la santé, chacun des dispositifs fonctionne selon ce mode de circulation. Au plafond sont suspendus des sacs contenant de l'eau, lesquels sont placés au-dessus et au-dessous des rétroprojecteurs. Ils assurent le mouvement circulaire qui permet à l'eau de tomber au compte-gouttes sur la surface vitrée de l'appareil. Ainsi, chaque goutte forme des sillons concentriques dont l'image est projetée sur le mur. L'effet produit par cette goutte est remarquable! Il donne le ton à une exposition qui aurait pu céder à une approche plus clinique, tributaire de la présence des appareils médicaux.

Icebergs et glaciers

Sous ces projections, tels des électro-cardiogrammes, des relevés sur acétates exposent des

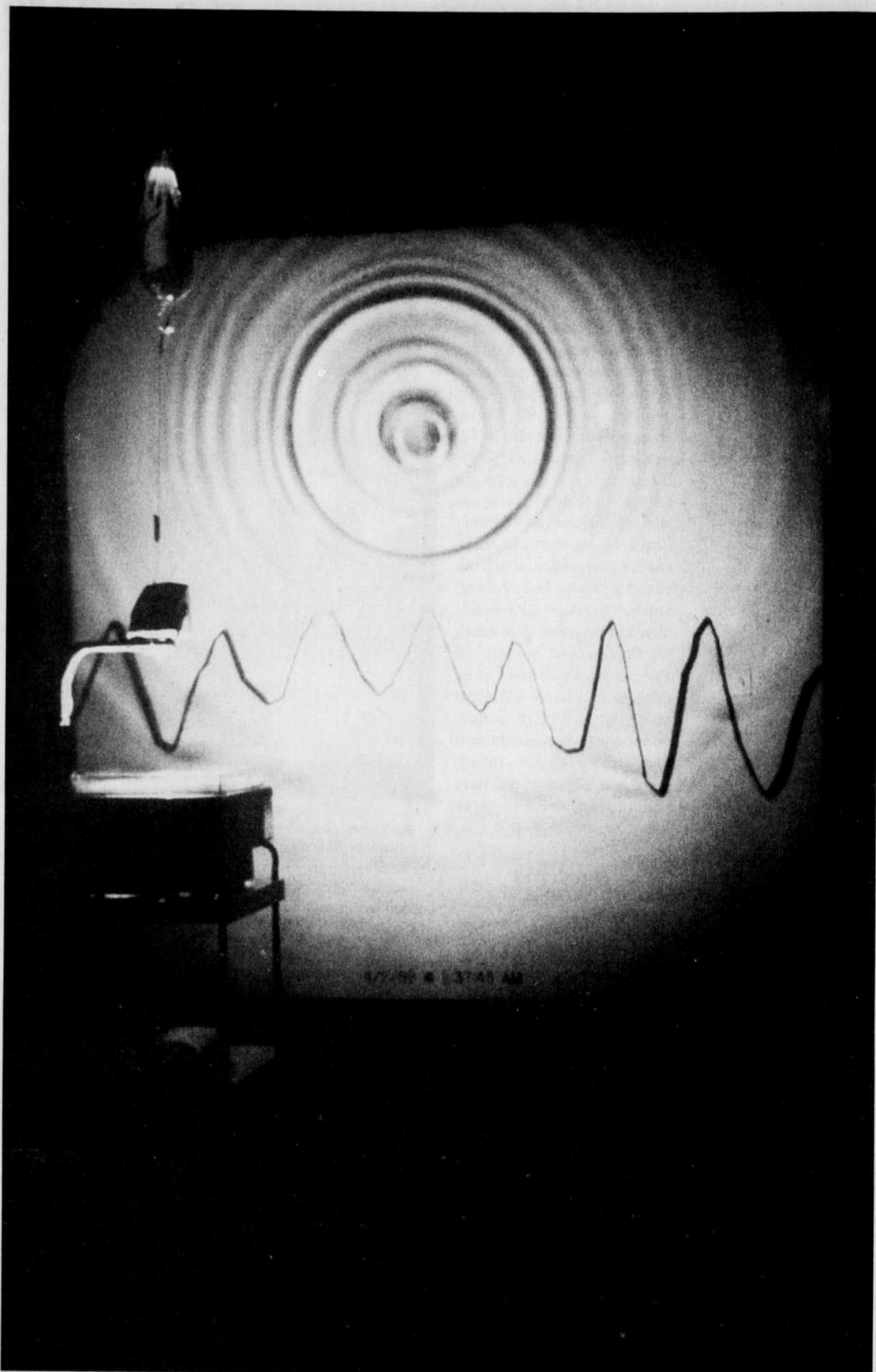
profils graphiques avec des indications de dates et d'heures variables. Il est à remarquer que ces résultats, avec leurs paliers abrupts, ressemblent étrangement à la forme d'icebergs ou de glaciers escarpés. D'où l'interprétation plutôt géologique ici suggérée dans un premier temps. En fait, ce que nous avons associé à des transformations progressives liées à la fonte des neiges et, en apparence, très près d'un paysage de l'Arctique représentent, selon le communiqué, une interprétation d'activités physiologiques se déroulant pendant le sommeil. Les graphiques illustrent une relation entre l'énergie et les réactions invisibles de la pensée. «De façon concrète, A Portrait of the Artist as a Wave fait interagir des ondes de lumière et des ondes d'eau sur des représentations documentant les ondes cérébrales de l'artiste pendant son sommeil.»

Le caractère méditatif et presque hypnotisant de cet univers projeté mur à mur est fascinant. La facture plutôt «low-tech» de l'installation relève aussi d'une efficace réjouissance. Hormis leurs titres, une série de dessins figuratifs, quant à elle, se rapproche davantage de notre première lecture qui se référerait au paysage hivernal. On en veut pour exemples *Spindle During Stage II Sleep* dans lequel figurent des pingouins sous l'eau. *Alpha Waves During Waking* donne à voir un paysage montagneux dont le profil offre une similitude évidente avec certains graphiques projetés sur les murs de la galerie. Ou encore *Rem Sleep* où l'on voit un poisson flottant au-dessus d'une montagne.

L'interprétation ambivalente, reliée toutefois par la présence de l'eau — également évoquée dans le titre de l'exposition — confère à cette installation son caractère onirique. Comme si ses éléments constitutifs fonctionnaient selon la mécanique du rêve. Cet aspect mystérieux s'est révélé dans plusieurs projets antérieurs de l'artiste. «Depuis la fin des années quatre-vingt Laurie Walker développe une œuvre singulière. Les larges sculptures et les dessins qu'elle réalise depuis ce temps forment un univers nourri d'interrogations concernant les forces de la nature, de la spiritualité et de la science.»

L'«insaisissable» qui règne ici en maître bien au-delà du contenu nous éloigne du coup de l'esthétique «médicale» plus apparente, par exemple, dans une démarche comme celle de l'artiste Nathalie Grimard (Montréal), qui fait aussi usage du même paradigme. Le sommeil ici s'est révélé porteur d'une création graphique efficace sur le plan visuel.

Ajoutons à cela un effet transgressif bien réussi: nous sommes très loin du supplice auditif engendré par la goutte d'eau.



Détail de l'installation *Portrait of the Artist as a Wave*, de Laurie Walker.

SOURCE GALERIE OBORO

Diane Brouillette

Céramique

Lucie Robert

Lampes *Les lucioles*

Du 5 au 11 décembre

1040 Marie-Anne Est
(coin Christophe-Colomb)

GALERIE LALIBERTÉ

Salon permanent de l'aquarelle & Art chinois



YAO KUI



GUERRIER EN TERRE CUITE



JEAN-PAUL LABOUCIER

Les artistes de la Société canadienne de l'aquarelle

Artistes chinois de Montréal art traditionnel - contemporain

Marchés secondaires et artistes de la galerie

Ouverture le 9 décembre 2000

7903, rue St-Denis, Montréal H2R 2G2
Téléphone: (514) 387-2787 • Télécopieur: (514) 381-2787

Stationnement disponible

Heures d'ouverture:

lundi - mardi - mercredi (10h à 18h) • jeudi - vendredi (10h à 21h) • samedi - dimanche (9h à 17h)

Pierre Blanchette

Nimbis - œuvres récentes

Jusqu'au 9 décembre

GALERIE SIMON BLAIS

452, rue Clark Montréal H2T 2T1 514-649-1165 - Ouvert du mardi au vendredi: 9h-19h et le samedi: 10h-17h

GALERIE BERNARD

TRIPLE VISION

PALUMBO - RODÁ - FUCITO

(Acrochage libre - peintures récentes)

JUSQU'AU 22 DÉCEMBRE 2000

90 av. Laurier Ouest Tél.: (514) 277-0770
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 3 DÉCEMBRE

Jusqu'au 30 décembre

Variation sur le rouge

ARTISTES DE LA GALERIE

GALERIE LINDA VERGE

1009, AVENUE DES TRAILLES QUÉBEC (418) 525-8393

Anne Ashton

Turbulence

Les œuvres peintes de Anne Ashton et Laura Millard

Jusqu'au 7 janvier 2001

mardi, mercredi: 13 h à 19 h
jeudi, vendredi: 13 h à 18 h
samedi et dimanche: 13 h à 17 h

À noter que la maison de la culture sera fermée du 22 décembre au 2 janvier inclusivement

Entrée libre

Maison de la culture Côte-des-Neiges

5290, chemin Côte-des-Neiges (angle Jean-Brillant, métro Côte-des-Neiges)

Renseignements: (514) 872-6889 • www.ville.montreal.qc.ca/maisons



Photo: Guy L'Honnay

Laura Millard



Photo: Laura Millard

Montréal

LES ARTS

ARTS VISUELS



La Chasse au diable, de Mathieu Beauséjour. Pour compléter l'installation, tout au fond de la salle, un socle sur lequel sont posées des cornes d'animaux est placé devant un miroir noir de même format que les sérigraphies. Le spectateur aura vite compris qu'il pourra à son tour entrer dans le jeu et devenir un diable.

SOURCE PAUL LITHERLAND

Histoire d'argent

DEVIL'S FACE

Mathieu Beauséjour
Galerie Verticale
2084, boul. des Laurentides,
espace 200, Laval
Jusqu'au 17 décembre

SONIA PELLETIER

Depuis 1991, Mathieu Beauséjour s'adonne à une pratique que l'on pourrait rapprocher de celle de la «manœuvre». Il s'agit ici d'une action performative se déroulant au quotidien et consistant à estampiller l'énoncé «Survival virus de survie» sur tous les billets de banque qui lui passent entre les mains. Plusieurs de ses expositions se présentaient sous la forme de bilans et de rapports administratifs reliés à ce processus numismatique. Les résultats de ces actions ainsi compilées ont donné lieu à de nombreuses expositions à Montréal. L'artiste a complété un cycle en présentant en mars 2000, au Centre Copie art (Montréal), une installation montrant formellement et conceptuellement un dernier et neuvième rapport annuel.

Le projet que l'on voit actuellement à la galerie Verticale (Laval) se situe quelque peu dans un autre registre, bien que le corpus utilisé soit relativement le même que dans certaines

œuvres antérieures. Cette fois-ci, Beauséjour s'est inspiré de la littérature venant d'un fait historique relié à l'impression d'un billet de banque du Canada. L'histoire nous est révélée dans un texte sur un mur à l'entrée de la galerie, et l'on peut également le lire sur un site Internet (<http://www.agencetopo.gc.ca/devilsface>).

Extrait du fait cocasse: «En 1952, la Banque du Canada commande à George Gundersen, de la British American Bank Note Company, le design des billets pour la prochaine émission due en 1954. M. Gundersen exécute la gravure du portrait de la reine Elizabeth II d'après une photographie prise par Peter-Dirk Uys, un des photographes officiels de Sa Majesté. Le travail suit son cours normal, les billets sont imprimés et mis en circulation. En 1954, une plainte d'un citoyen stupéfait se fait entendre à la Banque du Canada: les cheveux de la reine laissent apparaître les traits d'un visage démoniaque derrière l'oreille...»

À la suite de cette plainte, après quelques déboires et re-

cherches, on apprend que les billets seront retirés de la circulation et annulés par les institutions bancaires. (Tout comme les billets estampillés «Survival virus de survie» de Beauséjour, on y a apposé le tampon «Cancelled».) À l'époque, la croyance en l'existence de Dieu et du diable était certes communément admise, mais il faut reconnaître qu'on a envie de douter aujourd'hui de la véracité de l'anecdote. La suite du texte — que le lecteur pourra lire en son entier sur le site ou alors sur place, à l'exposition — tourne à la saga loufoque. Est-ce de l'ordre des faits ou pure fiction? L'énigme fait sourire. On comprend que l'histoire puisse se révéler une source d'inspiration pour un artiste dont le

paradigme est depuis longtemps celui de l'argent. Cette source-là lui semblera intarissable.

Dans la même grande salle, un ensemble de sérigraphies noires et identiques faites à partir du né-

gatif de la photographie originale du visage de la reine fait face au texte. Au centre de l'espace, une projection vidéo assez singulière et tout aussi intrigante que ce fait divers — et qui constitue, à notre avis, l'une des surprises de cette exposition — rendra le spectateur perplexe, car il s'agit d'une image infographique montée sur masonite et collée au mur. Au préalable, on a filmé une séance de projection de diapositives, et ce film est projeté sur l'image infographique. Tout ce dispositif sert surtout d'éclairage. Le subterfuge est intrigant. Pour compléter l'installation, tout au fond de la salle, un socle sur lequel sont posées des cornes d'animaux est placé devant un miroir noir de même format que les sérigraphies. Le spectateur aura vite compris qu'il pourra à son tour entrer dans le jeu et devenir un diable.

La facture générale de ce projet semblera moins austère que les plus récentes expositions de l'artiste. Peut-être son contenu y est-il pour quelque chose. Beauséjour a, pour ses prochaines recherches, l'intention de s'attarder davantage sur le côté formel et matériel de la monnaie. Une histoire d'argent à suivre...

Au bord du vertige

YVES GAUCHER

Galerie René Blouin
372, rue sainte-Catherine Ouest,
local 501
Jusqu'au 16 décembre

BERNARD LAMARCHE LE DEVOIR

Il s'agit de la dernière exposition du peintre, qu'il n'aura pas vue. Décédé le 8 septembre dernier, Gaucher, ce pionnier de l'abstraction et réinventeur de la gravure au Québec, était à la préparation d'une toute nouvelle exposition; elle aura été magistrale. Dix tableaux et deux gravures rythment actuellement les cimaises de la galerie René Blouin. Gaucher n'aura finalement pas fait faux bond à l'abstraction géométrique.

Il avait fait éclater les règles de la gravure dans les années 50 et 60, réalisant avec les presses des œuvres que d'autres croyaient impensables. Dès les années 60, il s'était fortement inspiré de la musique moderne, parvenant à des œuvres d'un dépouillement tel qu'elles avaient été à l'époque mal reçues, causant une cassure dans la popularité montante de l'artiste. La suite *En hommage à Webern* (1963) provenait d'une volonté de transcrire visuellement les reliefs rythmiques d'une musique sérielle.

Est-ce un effet causé par la disparition de l'artiste? Mais ces œuvres, les dernières de sa main, semblent renouer avec cette série mythique et ainsi fermer la boucle. Comme si le peintre, à la veille de disparaître, avait voulu retourner à d'anciennes écritures. Trop facile. Quiconque a suivi Gaucher sait que la seule direction à prendre pour lui était celle qui le menait toujours ailleurs, dans la continuité de son travail. En cela, il aura été moderniste jusqu'à la fin.

Reste que ces œuvres, dans les quelles les manifestations du peintre sont minimes — une blessure à l'épaule retenait Gaucher de peindre de grands formats: il se sera rabattu sur de petites surfaces, ne cédant en rien à l'inactivité —, même dans un genre que certains disent sclérosé, parvient à mettre en jeu une dernière fois les surfaces des tableaux, à flirter avec le risque. Ces collages sur papier nous mènent au bord du vertige.

Comme des annotations, les lignes de couleurs et les carrés flottent sur les fins papiers de ces collages. Il faut voir graduellement les lignes de couleurs rouge, jaune et bleu s'amenuiser d'une surface à l'autre, jusqu'à

menacer de disparaître. Dans les œuvres les plus fortes de cette nouvelle suite, les fines lignes horizontales cadencent le bas des tableaux, là où anciennement la science de la perspective organisait des espaces mesurables. Ces espaces et cette science, Gaucher aura su les ployer dans le langage de l'abstraction.

Dans cette suite, la matrice est cassée. On verra Mondrian hanter ces œuvres, mais Gaucher atomise même jusqu'à la grille, à laquelle s'accrochait le maître au début du siècle. Si bien que, dans le plan du tableau, les lignes et les formes glissent dans des plans fictifs — à la couleur revient le rôle de modérer des espaces —, en plus de filer face à nous de gauche à droite (ou inversement). Avec aussi si peu de moyens plastiques, l'artiste aura su aviver les plus délicats mouvements. Pour peu, on retourne au langage musical de la suite à Webern.

D'autant plus que ces carrés d'acrylique découpés dans la couleur pure (on pense aux papiers découpés de Matisse), parfois insérés dans des embossages réguliers du papier, inaugurant encore d'autres mouvements de surface, sont collés à des papiers fins et neigeux. À leur tour, ces blancs impurs évoquent des étendues sans fins, d'une profondeur impossible à dire. Gaucher aura toujours soigné l'aspect technique de ses œuvres. Pour les toutes dernières, il a collé des papiers les uns sur les autres (papier Toshi chiné sur papier Moriki et sur papier Rives), jouant des contrastes comme des textures, des rendus comme des intensités de blanc et de gris.

Deux gravures complètent le cycle, l'une en grisaille, dans la petite salle, que l'artiste n'aura jamais vue, tirée après sa mort. Pour ces œuvres magistrales, Gaucher a utilisé la technique Ukyo.e (sur papier Moriki), une technique japonaise du XVIII^e siècle, parmi les plus raffinées qui puissent exister. Ne serait-ce que pour atteindre l'intensité de la teinte aubergine de quelques-unes de ces lignes, vingt passages à la presse ont été nécessaires. La technique, à base d'eau, est des plus risquées et exige une précision irréprochable.

Sur cette pièce, que le galeriste a eu raison d'isoler des autres, le silence n'est brisé que doucement, par des couleurs innommables, qui semblent poindre du fond sans fin de la feuille de papier. Gaucher, par la gravure, nous aura encore une fois conduits au bout du langage, aux confins de l'expression.

Gaucher
avait fait
éclater
les règles
de la gravure
dans les
années 50 et
60, réalisant
avec
les presses
des œuvres
que d'autres
croyaient
impensables

CEG - CENTRE D'EXPOSITION DES GOUVERNEURS

Situé en aval de la rivière Richelieu, au delà des balises urbaines, le CEG est un centre d'artiste qui contribue, depuis dix ans, à la promotion de l'art actuel.

Le CEG diffuse la diversité des productions et des recherches artistiques actuelles qui innove sur les plans théoriques et pratiques.

ARTISTES, GROUPES D'ARTISTES, COMMISSAIRES qui désirent présenter des œuvres inédites, des projets expérimentaux, des événements spéciaux sont les bienvenus!

Date de tombée: 31 janvier 2001

Contenu du dossier:
- curriculum vitae
- dix diapositives d'œuvres récentes
- démarche artistique
- description de votre projet
- enveloppe de retour affranchie

CEG - CENTRE D'EXPOSITION DES GOUVERNEURS
90, Chemin des Patriotes
Sorel-Tracy (Québec) J3P 2K7
Tél.: (450) 780-5720
cepgouv@loginnovation.com

APPEL DE DOSSIERS

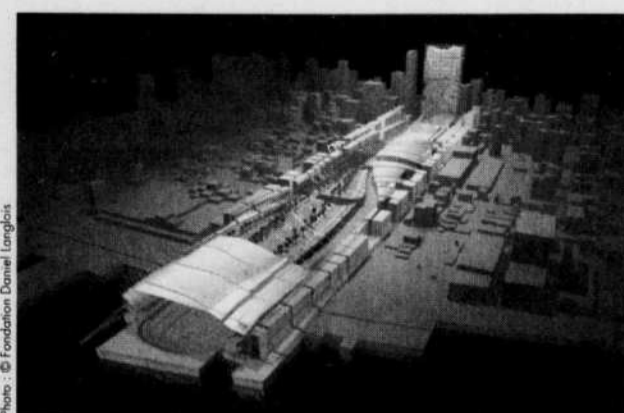


Photo: © Fondation Daniel Langlois

viles en mouvement

du 15 novembre 2000 au 1^{er} avril 2001

CCA

Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal 514 939.7026 www.cca.qc.ca

Présenté par

Scotia Capitaux

Banque de Montréal

GROUP FINANCIER BVALE

STCUM

ACEAT

Association des centres d'exposition de l'Abitibi-Témiscamingue

Invitation aux artistes, aux commissaires et aux institutions qui désirent présenter un projet d'exposition

L'alliance étroite entre les cinq centres d'expositions de la région de l'Abitibi-Témiscamingue constitue un formidable réseau de diffusion pour les artistes et les commissaires.

Toutes soutenues au fonctionnement par le MCCQ, les institutions membres de l'ACEAT vous propose un réseau de diffusion professionnel.

Date limite d'inscription: le 31 janvier 2001

L'ACEAT existe depuis 1980 et regroupe les institutions suivantes:

AMOS
Centre d'exposition d'Amos
Marianne Trudel, directrice

LASARRE
Centre d'art Rotary
Pauline Vallée, directrice

ROUYN-NORANDA
Centre d'exposition de Rouyn-Noranda
Louise Boudreault, directrice

VAL-D'OR
Centre d'exposition de Val-d'Or
Marie-France Beaudoin, directrice
Valérie Grassi, conservatrice aux expositions

VILLE-MARIE
Salle Augustin-Chénier
Christine Dufresne, directrice

Votre dossier doit comprendre les documents suivants:

Curriculum vitae
Démarche artistique
Projet d'exposition
Dossier de presse
Enveloppe de retour affranchie

Faire parvenir votre dossier à

Marianne Trudel, présidente
ACEAT
222, 1^{ère} Avenue Est
Amos
J9T 1H3
Téléphone: (819) 732-6070
Télécopieur: (819) 732-3242
Courriel: exposition@ville.amos.qc.ca

Une jeune entreprise avec plus de 20 ans d'expérience.

• Encadrement de qualité muséale
• Service complet de laminage
• Impression grand format

A toute Épreuve

laminage • encadrement • impression numérique

2700, rue Rachel Est, Montréal (Québec) H2H 1S7
Tél. 514 890 6668 - Téléc. 514 890 6346
atouteepreuve@qc.ara.com

25% de rabais sur laminage et encadrement sur mention de cette publicité.

Sur rendez-vous.

LE DEVOIR



Bruce Mau

FORMES

Comment vivre

Life Style, qui vient de paraître aux Éditions Phaidon, fait l'histoire de 20 années de vie professionnelle du designer graphique Bruce Mau, dont 15 années passées avec l'équipe de son studio. *Life Style* est aussi une réflexion, un manuel pour décoder «l'économie mondiale de l'image», voire la déjouer. L'ouvrage sera lancé officiellement le lundi le 4 décembre à Toronto, après avoir reçu un très bon accueil en novembre aux États-Unis et au Royaume-Uni.

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Toronto — Un sous-titre tout indiqué pour *Life Style* aurait pu être: «Bruce Mau, un designer au pays du logo, un homme, une équipe, une méthode». Le pays du logo:

using full-color images of bodies derived from classical artworks, full-color images set against dark grounds they looked beautiful. But when we cropped into the background, some of the colors looked horrible. I could understand why. There was huge dead space. I approached the color proof, believing I could make them more intense on press. I caused the printers enormous grief. We were adjusting colors for twelve hours, and though the printers were incredibly patient, they finally shook their heads and said, "We've done everything we can. We can't say any more."

Lecture libertine du XVIII^e siècle en France.

penche sur cette fin de XX^e siècle, sur le comment du pourquoi, sur le où va-t-on et sur le pourquoi on ne change pas de direction, par ici plutôt que par là, puisque les designers (avec les artistes) sont des fabricants d'images et de culture. En somme, les designers sont à l'origine des flèches des panneaux indicateurs le long de la route tout autant que de la route elle-même, de la voiture, des vêtements, de la nourriture, de la musique qui joue à l'intérieur de la voiture, sans oublier les panneaux publicitaires...

Du graphisme au design

Bruce Mau, c'est une réussite internationale discrète (à l'image de l'homme, réservé, corpulent, posé, faux timide au sourire généreux), loin des projecteurs, en dépit de quelques grands noms dans son fichier de clients, dont Rem Koolhaas et le livre intitulé *S,L,M,XL*, Frank Gehry et, tout récemment, réalisé dans un cadre collec-

vail de nuit, rappelle Bruce Mau en entrevue, «c'est comme souffrir de décalage horaire en permanence, sans avoir eu le plaisir d'être allé en Europe».

Un ballet visuel et écrit

Life Style se termine avec *Stress* et s'ouvre sur treize images, chacune accompagnée d'une courte légende — «sans transition», souligne Bruce Mau, car la page-titre n'arrive qu'en page 27. La première image apparaît en deuxième de couverture: il s'agit de Celebration, le quartier conçu par Disney, à Orlando, à partir des principes du nouvel urbanisme. Celebration est le reflet d'une ghettoïsation des classes aisées et témoigne d'une volonté de dessiner des banlieues-villages où il fait bon vivre, alors que l'Amérique se réveille à peine, avec une formidable gueule de bois, de l'excès d'étalement urbain des banlieues résidentielles à grand galop d'automobile. Dans le coin inférieur droit de cette photo de Celebration reproduite sur une double page, on peut lire la légende: «La question du "style de vie", ou de choisir comment vivre, se heurte aux impératifs du logo et de l'image.» Suivent des photos de la fusion Time Warner-AOL, d'un faux Venise à Las Vegas ou du fameux colonel Sanders du poulet Kentucky, symbole d'une «franchise qui remplace les frontières nationales, abolit la cloison entre local et régional».

Entre ce clip en 13 «icônes» sur double page et *Stress*, une succession de textes, courts et longs, à la typographie grande ou réduite, avec photos, schémas architecturaux, reproduction intégrale de la mise en page d'un livre, gros plans de couverture de livre, recherche typographique — près de 600 pages où images et mots occupent à tour de rôle le devant de la scène, dans un ballet visuel et écrit, dans une alternance entre le pas de deux et le solo, ainsi que toutes les combinaisons intermédiaires.

Tranches de vie

Le contenu de l'ouvrage documente abondamment les travaux réalisés par le studio. Par endroits, de courtes évocations de la vie personnelle du designer et de certaines de ses théories viennent s'immiscer, formant ainsi une triple trame narrative, tout au long du livre qui compte sept parties. Soulignons enfin les huit couvertures en tissu soyeux, c'est-à-dire une multiplication d'emballages différents, comme un clin d'œil au design de type consommériste (acheter toute la collection au lieu d'un seul livre) et à une production de masse personnalisée, qui permet au lecteur d'acheter l'ouvrage en fonction de ses goûts. Bruce Mau joue ici sur tous les tableaux: artistique, commercial et philosophique (avec un album imprimé en Chine par un éditeur américain et qui paraît juste avant les fêtes de Noël...)

En un mot, *Life Style* est un beau livre. C'est aussi un torrent d'idées et d'images que l'on voudra assimiler à petites doses chaque fois. La forme est magnifique, tout en étant parfois déroutante. Quant au contenu, qui peut se révéler souvent très technique, il rebuttera les néophytes ou passionnera les initiés. Parallèlement, cet essai multimédia fascine par son recul et la synthèse proposée, étourdira par sa diversité et son foisonnement, à l'instar de ce monde de convergence technologique où nous entrons.

Life Style — intimiste, un brin nombriliste à vouloir, pour son auteur, passer le cap des 40 ans en faisant ainsi état de ses réalisations personnelles, mais dont les visées demeurent éducatives, un livre généreux dans sa volonté de transmettre une expérience et humaniste — est un ouvrage qui existe peut-être avant tout pour partager certaines clefs trouvées au fil de ces 20 années de design.

Post-scriptum: Les anciens disaient: «On creuse sa tombe avec ses dents.» Le style de vie ne porte-t-il pas en lui, en définitive, un certain style de... mort?

carouyer@home.com

«S'il est un problème auquel le XX^e siècle a été confronté, c'est sans contredit celui de la vitesse», lit-on en regard d'une photo d'un avion de l'armée américaine franchissant le mur du son. «La vitesse a des limites et nous avons passé le siècle à les identifier et à les repousser [...] La vitesse s'est immiscée dans toutes les facettes du design [...] Tandis que nous pénétrons dans le XXI^e siècle, j'ai le sentiment que le nouveau problème qui se pose à nous sera celui de la croissance. [...] Peu d'entre nous sont prêts à admettre qu'au-dessus de la croissance plane en permanence son opposé intrinsèque, son alter ego, la mort.»

Life Style, section «Growth as an Event», p. 497.

«Les limites du studio [Bruce Mau Design] évoquent une membrane devenant un peu plus perméable de jour en jour, une sorte de Gore-Tex de l'information. En fait, les limites s'estompent progressivement alors que les membres du studio avancent vers l'extérieur et les collaborateurs extérieurs y entrent. [...] Durant nos périodes les plus productives, nous avons été les élèves des professeurs les plus remarquables du monde. Nous avons étudié:

- l'architecture avec Frank Gehry,
- l'urbanisme avec Rem Koolhaas,
- le mobilier avec Rolf Fehlbaum,
- la technologie avec Manuel de Landa,
- la composition avec Gordon Monahan,
- l'art avec Michael Snow
- la danse avec Meg Stuart,
- l'économie avec Michel Feher,
- Paris avec Nadia Tazi,
- le cinéma avec Chris Marker,
- Los Angeles avec Julia Bloomfield,
- la modernité avec John Cage,
- le passé avec Lynne Cooke,
- et la vie avec Sanford Kwinter.»

Life Style, section «A Studio is Not a Tree», p. 223.



SOURCE: ÉDITIONS PHAIDON

c'est le règne incontesté de l'image commerciale. Un homme: c'est-à-dire le designer, autodidacte, de son propre aveu; l'équipe: multidisciplinaire, sans contredit; et une méthode de travail où forme, contenu et contexte ne cessent d'interagir.

Life Style, c'est une réflexion sur le design à partir d'exemples empruntés notamment au graphisme, un hommage au livre en tant que médium et une remise en question de ce que Bruce Mau appelle l'économie mondiale de l'image. «*Détournement [de design]: nous cherchons à récupérer et à réinvestir le terme "style de vie" pour qu'il évoque le rôle du designer dans les vies que nous menons et dans le monde où nous vivons*», annonce l'avant-propos.

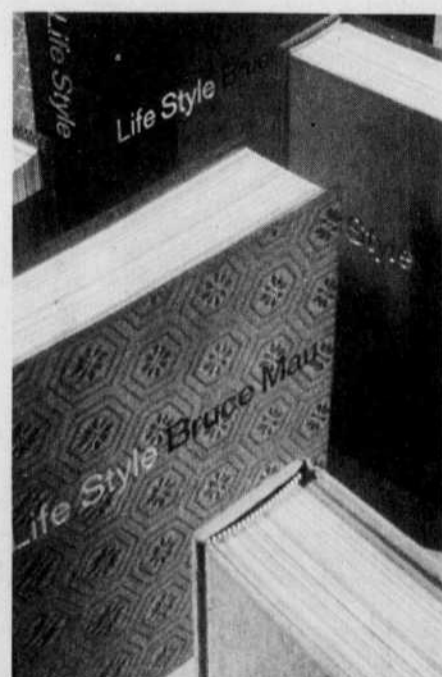
Dans *Life Style*, un designer graphique, manipulateur d'apparences et créateur d'identités commerciales, s'interroge à haute voix et de concert avec son équipe. Il se

tif, le Parc Downsview Park à Toronto (*Formes*, 1^{er} et 2 juillet 2000).

Bruce Mau, qui vient de passer le cap des 40 ans, a débarqué de son Sudbury natal, dans le nord de l'Ontario rural, dans la grande ville, Toronto, pour entrer à l'Ontario College of Arts, à peine sorti de l'école secondaire. Il connaît une première année comme touche-à-tout en guise d'apprentissage et décroche à 20 ans son premier travail de designer. Il part ensuite en Angleterre pour le compte du magazine *I.D.*, revient à Toronto et fonde, en 1985, le studio Bruce Mau Design, composé d'une équipe multidisciplinaire (architecte, cinéaste, conservateur, artiste, graphiste...) qui compte aujourd'hui 20 personnes.

Bruce Mau, c'est aussi *Stress*, une installation multimédia pour le compte du Wiener FestWochen de Vienne, présentée sous la forme d'un «work in progress» à Toronto cet été et dont les images ponctuent la fin du livre *Life Style* et ses 20 années de design, entre 20 et 40 ans.

Stress, et ses vignettes multimédias qui vont de A à Z, est un bilan du monde industrialisé et capitaliste, accélérateur d'un mode de vie qui emporte les êtres en cette fin de XX^e siècle. La conclusion est un condensé des principes humanistes de ce fils de mineur de Sudbury (le tra-



IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0981
Courriel : idm@idm.qc.ca
Site Web : http://www.idm.qc.ca

Pour Noël, pensez originalité et qualité... Pensez Design!

Pour des cadeaux qui sortent des sentiers battus... une visite à la Galerie de l'IDM s'impose!

À l'occasion de la période des fêtes de fin d'année, la **Galerie de l'Institut de Design Montréal** souhaite inviter tous ses clients à venir découvrir ses **nouveaux produits**.

Ayant renouvelé plus de la moitié de notre inventaire, nous vous proposons une **sélection de cadeaux originaux**, alliant esthétique et fonctionnalité, recherche et qualité, bref design.

DESIGN QUÉBÉCOIS ET D'AILLEURS
On trouve à la Galerie de l'IDM de nombreuses créations québécoises de designers réputés, ainsi que des objets de créateurs étrangers qui représentent le design dans toute sa diversité.

SPÉCIAUX DU TEMPS DES FÊTES
À compter du 1^{er} décembre, la Galerie vous offre des rabais sur une série d'articles. N'oubliez pas qu'avec la

carte des **Amis de la Galerie**, vous bénéficiez de 10% d'escompte en tout temps.

OÙ NOUS TROUVER?
390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (Niveau 2)
Montréal
Tél. : (514) 866-2436, poste 21

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!
Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM :
Tous les jours de 10 h à 18 h.